

# LE SANG D'OR DU BITUME

*Luna M.*



# **Le Sang d'Or du Bitume**

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Objectif Fêlé	4
Chapitre 2 : La Muse de Peinture	10
Chapitre 3 : Le Secret de la Bouche d'Incendie	17
Chapitre 4 : La Solitude du Verre	22
Chapitre 5 : Le Viaduc des Étoiles	28
Chapitre 6 : L'Appel du Vide	33
Chapitre 7 : Les Murmures de Corail	40
Chapitre 8 : L'Alchimiste Blessé	46
Chapitre 9 : Le Bal des Pigments	52
Chapitre 10 : La Traque de Soie Sombre	58
Chapitre 11 : Le Jardin des Rails	64
Chapitre 12 : Le Miroir des Peurs	70
Chapitre 13 : Le Battement de Fer	77
Chapitre 14 : L'Hiver de Grisaille	84
Chapitre 15 : Le Sacrifice de la Muse	90
Chapitre 16 : Le Duel des Architectes	96
Chapitre 17 : L'Aube de Liquide	102
Chapitre 18 : Le Nouveau Regard	107

# Chapitre 1

## L'Objectif Fêlé

Onyxia ne s'éveillait jamais vraiment ; elle changeait simplement de nuance de gris. Ce matin-là, la métropole respirait avec la lourdeur d'un géant de plomb sous un ciel de la couleur d'un vieux téléviseur éteint. La brume, épaisse comme de la laine sale, s'enroulait autour des gratte-ciel de béton brut, léchant les vitres aveugles des bureaux où des ombres s'agitaient déjà, dénuées de visage.

Elias marchait au bord du trottoir, son écharpe de brume flottant derrière lui comme une ponctuation dans le vide. Il avançait avec cette légèreté inquiète des funambules qui craignent que le sol ne se dérobe, non par fragilité, mais par manque de conviction. Sous son bras, son vieux boîtier argentique, un cuir usé et un métal froid, était la seule ancre qui le retenait encore à la réalité. Pour lui, le monde n'existait que s'il était cadré.

Il s'arrêta devant une flaque d'huile irisée, seule trace de rébellion chromatique dans cette rue rectiligne. Il s'agenouilla, ignorant l'humidité qui imbibait son pantalon.

— Encore un peu de patience, murmura-t-il pour lui-même, sa voix étouffée par le brouhaha sourd de la ville.

Il porta l'appareil à son œil. À travers l'objectif, Onyxia perdait sa menace pour devenir une composition. Il cherchait l'angle exact où la tristesse devenait géométrie, où la solitude d'un réverbère tordu rencontrait l'indifférence d'un mur lépreux. Le dé clic du miroir fut un coup de feu silencieux. Une image de plus pour sa collection de silences.

Elias se releva, rangeant son talisman. Autour de lui, la foule coulait, visqueuse. Les gens ne marchaient pas, ils dérivait, les yeux rivés sur leurs pieds ou sur des écrans ternes, les épaules voûtées par un poids invisible. C'était la "Solitude du Verre" : cette sensation qu'une paroi de cristal, épaisse et infranchissable, s'était dressée entre les êtres et le monde.

Il s'engagea dans l'artère principale, là où les courants humains sont les plus violents. Il voulait capturer le mouvement, ce flou artistique qui est le dernier refuge des fantômes urbains. Mais Onyxia, ce jour-là, semblait plus dense que d'habitude. L'air avait un goût de cendre et d'oubli.

Soudain, le chaos.

Une épaule brutale, vêtue d'un imperméable de nylon rigide, le percuta de plein fouet. Elias, dont l'esprit voguait à quelques millimètres au-dessus du bitume, perdit l'équilibre. Ses doigts, engourdis par le froid humide, glissèrent sur la sangle de cuir.

Le temps s'étira, devint une matière élastique et douloureuse. Il vit son appareil — son seul lien, son œil, son cœur de métal — décrire une parabole lente dans l'air gris. Le choc fut sec, un craquement de porcelaine qui résonna jusque dans sa colonne vertébrale.

— Non... souffla-t-il.

L'homme qui l'avait bousculé ne se retourna même pas. Il continua sa route, déjà absorbé par la brume, une silhouette de cendre parmi les cendres.

Elias se jeta à genoux. L'appareil gisait sur le pavé, l'objectif fêlé en une étoile parfaite. Le verre était parcouru de veines de foudre. Une douleur sourde, presque physique, lui serra la gorge. C'était plus qu'un outil brisé ; c'était sa fenêtre sur le monde qui venait de se clore.

Il ramassa l'objet avec des mains tremblantes. Les débris de lentille cliquetèrent à l'intérieur du fût. Par réflexe, par désespoir, il porta à nouveau l'appareil à son œil. Il voulait voir l'étendue du désastre, constater la fin de sa vision.

Et là, le monde hurla.

Elias manqua de lâcher l'appareil une seconde fois. Ce qu'il voyait à travers la fêlure n'avait rien de la grisaille d'Onyxia. La fissure dans le verre agissait comme un prisme magique, une déchirure dans le voile de la banalité.

Le réverbère devant lui, ce vieux poteau de fonte écaillée qu'il avait photographié mille fois, ne se contentait plus de se tenir là. À travers l'objectif brisé, Elias vit une pulsation. Le métal semblait translucide, révélant un système circulatoire complexe, fait de filaments de cuivre et de veines d'ambre. Et dans ces veines coulait un liquide incandescent, d'un jaune si pur qu'il en devenait insoutenable.

— Le Sang d'Or... murmura-t-il, les lèvres sèches.

Le liquide ne se contentait pas de circuler ; il s'échappait par une micro-fissure au sommet du lampadaire. Une goutte se forma, lourde, visqueuse, rayonnante comme une petite étoile captive. Elle tomba lentement, traçant une ligne de feu dans l'air morne, avant de s'écraser sur le trottoir. Là où elle toucha le béton, une petite fleur de lumière s'épanouit un instant avant de s'évaporer en une fumée parfumée au jasmin et à l'ozone.

Elias décala l'appareil. Sans l'objectif, la rue était grise. Avec l'objectif, elle était une jungle de lumière et de secrets.

Les immeubles de béton ne se contentaient plus de s'élever ; ils *\*respiraient\**. Il voyait les murs se gonfler et s'affaisser avec une lenteur tectonique. Les fenêtres

n'étaient plus de simples carreaux de verre, mais des yeux dont les pupilles de rideaux observaient la rue avec une curiosité ancienne. La ville était une créature. Un colosse de fer et de verre, dont le cœur, quelque part sous les dalles de métro, battait avec une fatigue de fin du monde.

Pris d'un vertige, Elias tourna son regard vers la foule. Son souffle se coupa. Chaque passant portait sur ses épaules une aura, un halo de couleur qui semblait se flétrir. Certains étaient d'un bleu pâle, presque transparent ; d'autres d'un vert de mousse mourante. Mais partout, une brume noire, fine comme de la suie, s'agglutinait autour de leurs cous, aspirant leurs teintes, les transformant lentement en statues de sel.

C'était l'Oubli. Il le sentait maintenant. Une force invisible qui grignotait les rêves, qui lissait les visages, qui effaçait les mémoires.

— Tu vois enfin, n'est-ce pas ?

La voix était comme un carillon de cristal au milieu d'un embouteillage. Elias sursauta et fit pivoter son appareil fêlé vers la source du son.

Elle était là, assise sur une boîte de jonction électrique qui, à travers l'objectif, ressemblait à un trône de rubis. Une jeune femme dont la peau semblait avoir été taillée dans de la nacre. Ses cheveux, une cascade de pigments indociles, passaient du rose fuchsia au bleu électrique à chaque mouvement de tête, comme si elle portait les aurores boréales sur son crâne. Ses vêtements étaient un assemblage de soies et de toiles de jute, couverts de tags qui s'animaient, les lettres courant sur le tissu comme des scarabées d'encre.

— Qui êtes-vous ? demanda Elias, la voix étranglée.

Elle sauta à terre avec la grâce d'un chat. Sans l'appareil, elle n'était qu'une punk un peu excentrique que les passants évitaient. À travers la fêlure, elle était un incendie.

— Je m'appelle Séléne, dit-elle en s'approchant. Et toi, tu es celui qui regarde. Mais regarder ne suffit plus, Elias. La ville s'asphyxie. Le Sang d'Or se fige.

Elle tendit une main vers lui. Ses ongles étaient peints de constellations.

— Ton appareil n'est pas cassé, Elias. Il s'est ouvert. Il a enfin compris que la réalité est une prison dont la poésie est la seule clé.

Elias recula d'un pas, son cœur tambourinant contre ses côtes. Il baissa l'appareil, et la magie s'éteignit. Le gris reprit ses droits, brutal, froid, implacable. Séléne redevint une silhouette frêle dans la brume. Mais il avait vu. Il savait maintenant que sous le bitume, il y avait des rivières de soleil.

Il sentit un poids dans sa main. En regardant son boîtier, il s'aperçut que la fêlure de l'objectif ne se contentait pas d'être là : elle brillait d'une faible lueur violacée, comme si le verre lui-même avait commencé à rêver.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il, les yeux fixés sur ses chaussures usées.

— Parce que tu es le seul ici qui n'a pas peur de la solitude, répondit Séléne d'un ton soudain grave. Et parce que pour sauver Onyxia, il faut quelqu'un capable de voir la beauté dans une flaque de pétrole.

Elle se tourna vers la rue, là où la brume semblait s'épaissir, devenant presque solide, comme un mur d'acier gris s'avancant pour tout dévorer.

— L'Architecte de l'Oubli a commencé sa dernière œuvre, Elias. Il veut faire d'Onyxia une galerie de statues immobiles. Un monde sans couleur, sans souffle, sans demain. Un éternel hiver de béton.

Elias regarda son appareil, puis la jeune femme. Une émotion nouvelle, purifiée de toute peur, commença à germer en lui. Une étincelle.

— Que dois-je faire ?

Séléné sourit, et pour la première fois de sa vie, Elias eut l'impression que le soleil venait de se lever sous ses pieds.

— Viens. On va aller voir Maître Aurélien. Il dit toujours que pour réparer un cœur, il faut d'abord apprendre à écouter le chant des engrenages.

Elle commença à s'éloigner, dansant entre les passants qui ne la voyaient pas. Elias hésita une seconde. Il regarda la ville grise, les gens gris, sa vie grise. Puis, serrant son appareil fêlé contre sa poitrine comme un nouveau-né, il s'élança à sa suite.

Il ne le savait pas encore, mais en franchissant ce premier pas, il venait de briser la vitre. Le Sang d'Or l'appelait, et Onyxia, la ville-monstre, venait de laisser échapper son premier soupir d'espoir depuis un siècle.

Dans le sillage d'Elias, sur le pavé froid, une empreinte de pas lumineuse resta allumée quelques secondes avant que la brume ne tente, en vain, de l'étouffer. La chasse aux étincelles venait de commencer.

# Chapitre 2

## La Muse de Peinture

Le Quartier des Murmures ne figurait sur aucun plan officiel d'Onyxia. C'était une ride dans le tissu de la ville, une cicatrice mal refermée où le béton semblait avoir été pétri par des mains fiévreuses avant de durcir. Ici, les immeubles ne se contentaient pas de border la rue ; ils se penchaient l'un vers l'autre, tels des vieillards conspirateurs échangeant des secrets de suie.

Elias emboîta le pas à Séléne, ses semelles écrasant une neige de cendres tièdes. La jeune femme n'était plus qu'une silhouette d'aurore boréale dans ce dédale de teintes sépia. Chaque fois qu'elle effleurait un mur de sa main gantée de pigments, une traînée de lumière liquide — ce fameux Sang d'Or — jaillissait de la pierre, traçant un fil d'Ariane incandescent sur le bitume.

— Ne regarde pas seulement avec tes yeux, Elias, lança-t-elle sans se retourner. Ses cheveux passèrent du bleu de cobalt au rouge carmin en une fraction de seconde, une ponctuation chromatique dans le gris ambiant. Écoute le grain du mortier. Il y a des siècles de silences qui ne demandent qu'à hurler.

Elias porta son vieil argentique à son visage. La fêlure de l'objectif fragmentait la réalité en un kaléidoscope instable. À travers le prisme brisé, il vit ce que les autres ignoraient : les fenêtres des immeubles battaient comme des paupières lourdes, et les bouches d'aération exhalaient une vapeur rythmée, le souffle lent d'une bête assoupie sous les pavés.

— Ça s'arrête ici, murmura Elias, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

Ils débouchèrent sur une place circulaire, une arène de silence cernée par de hautes façades aveugles. Au centre, un mur immense, autrefois blanc, portait une fresque monumentale, mais étrangement délavée. On y devinait une figure féminine, les bras tendus vers un soleil que l'on avait tenté d'effacer à coups de brosses métalliques.

Soudain, la température chuta. L'air devint sec, rèche, avec un arrière-goût de papier brûlé.

— Il arrive, dit Sélééné. Sa voix n'était plus qu'un souffle de soie déchirée.

Du sommet des toits, une nappe de fumée noire commença à couler. Ce n'était pas de la suie ordinaire. C'était une absence de matière, une opacité si dense qu'elle semblait aspirer le moindre relief, le moindre souvenir de texture. Partout où cette brume passait, les détails s'évanouissaient : les moulures des balcons devenaient des blocs lisses, les pavés fusionnaient en une surface plane et morne.

L'Architecte de l'Oubli ne détruisait pas ; il simplifiait jusqu'au néant.

— Vite ! cria Sélééné. Elle se jeta contre le mur de la fresque, mais au lieu de s'y heurter, son corps sembla s'y fondre, s'y diluer.

Elias vit avec horreur la fumée noire ramper sur le sol, dévorant la traînée de Sang d'Or qu'ils avaient laissée derrière eux. La lumière s'éteignait, étouffée par ce linceul de grisaille absolue. Sélééné, plaquée contre la brique, luttait. Ses couleurs s'affadissaient. Ses mains, qui tentaient de s'extraire de la paroi, devenaient transparentes, redevenant de simples traits de fusain.

— Elias ! Ton émotion ! C'est le seul ancrage !

Il tremblait. La "Solitude du Verre" l'envahit, cette vieille peur de n'être qu'un témoin

inutile, une vitre froide entre lui et la vie. Il regarda Séléne. Elle n'était déjà plus qu'un contour incertain sur le mur, ses grands yeux de nacre s'éteignant sous l'ombre de l'Architecte qui surplombait désormais la place comme un nuage d'orage pétrifié.

*\*Ne sois pas qu'un miroir\*, se dit-il. *\*Sois la lumière.\***

Il ne réfléchit pas. Il ne régla ni l'ouverture ni la vitesse. Il se concentra sur la sensation de la main de Séléne dans la sienne quelques instants plus tôt, sur cette chaleur électrique, ce refus farouche de disparaître. Il visualisa la couleur — non pas le gris, mais ce rose fuchsia insolent, ce bleu qui défie l'hiver.

Il pressa le déclencheur.

Le clic du boîtier résonna comme un coup de tonnerre dans l'arène de pierre. À l'instant précis où l'obturateur s'ouvrit, une décharge de lumière pure jaillit de l'objectif fêlé. Ce n'était pas un flash ordinaire. C'était un jet de pigments liquides, une explosion de réalité augmentée qui vint frapper la fresque de plein fouet.

Le mur rugit.

Sous l'impact de la photographie matérialisée, la peinture s'anima d'une violence magnifique. Les couleurs, revigorées par le regard d'Elias, bouillonnèrent. Séléne poussa un cri, un son qui tenait du chant d'oiseau et du fracas de cristal. Elle se cambra, s'extirpant littéralement de la brique.

Le spectacle était irréel : sa jambe droite était encore une traînée d'acrylique vibrant tandis que son torse reprenait sa consistance de chair et de tissu. Elle s'arracha à la paroi dans un déchirement de toile, tombant en avant dans un nuage de poussière d'étoiles et de pigments frais.

La fumée noire recula, comme brûlée par l'intensité de cette naissance. Un sifflement

de vapeur s'éleva de la place, et pendant un instant, l'Architecte de l'Oubli sembla vaciller, sa structure de vide ébranlée par ce trop-plein de vie.

Séléné se releva, haletante. Elle était couverte d'une fine pellicule de vernis brillant qui coulait encore de ses épaules. Elle saisit la main d'Elias. Cette fois, il n'y avait plus de vitre entre eux. Il sentit la rugosité de la peinture sèche, la chaleur du sang, et une odeur entêtante de térébenthine et de jasmin.

— Tu l'as fait, murmura-t-elle, ses yeux vibrant d'une intensité violette. Tu as brisé le cadre.

— Je n'ai fait que... capturer ce qui était déjà là, répondit-il, la voix nouée.

— Non. Tu lui as donné le droit d'exister.

Autour d'eux, le Quartier des Murmures semblait s'être réveillé. Les murs chuchotaient plus fort, un bourdonnement de gratitude qui faisait vibrer les vitres. Mais la menace n'était pas loin. La fumée noire, bien que repoussée, se regroupait dans les ruelles adjacentes, formant des colonnes sombres qui cherchaient un nouvel angle d'attaque.

— On ne peut pas rester ici, dit Séléné en ajustant son manteau de tissus disparates. L'Architecte sait que tu es le Veilleur maintenant. Il va transformer chaque ombre en piège.

Elle l'entraîna vers une bouche d'incendie dont le chapeau de fonte était gravé de runes alchimiques. Elias jeta un dernier regard vers la fresque. Là où Séléné s'était extraite, il ne restait qu'une silhouette blanche, une absence de couleur qui semblait désormais attendre d'être remplie par une nouvelle histoire.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle si étroite que leurs épaules frottaient contre les

murs. Ici, l'air était plus lourd, chargé d'une humidité qui sentait le cuivre et l'huile de moteur.

— Maître Aurélien habite sous le battement de cœur de la ville, expliqua Séléne tout en courant avec une grâce de ballerine. Il dit que pour sauver Onyxia, il faut d'abord lubrifier ses rêves.

— Un horloger ? demanda Elias, peinant à suivre le rythme.

— Bien plus que ça. C'est le gardien de la Grande Horloge de Nacre. C'est elle qui donne le tempo à la lumière. Si elle s'arrête, le Sang d'Or se fige, et l'hiver de béton sera définitif.

Ils arrivèrent devant une porte métallique dérobée, dissimulée derrière un rideau de lierre de fer qui semblait pousser à même le métal. Séléne frappa un code complexe — trois coups brefs, un long, et un silence qui sembla durer une éternité.

La porte s'ouvrit dans un gémissement de charnières mal huilées. Une lueur ambrée s'en échappa, chaude et réconfortante comme un feu de cheminée au milieu d'un naufrage.

— Entre, Elias. Et surtout, ne touche à rien qui semble respirer plus vite que toi.

Elias franchit le seuil, et son souffle se coupa.

Ce n'était pas une boutique. C'était une forêt mécanique. Des milliers de rouages de toutes tailles, certains aussi petits qu'une lentille de contact, d'autres aussi vastes que des roues de moulin, tournaient dans un silence hypnotique. Ils n'étaient pas faits d'acier froid, mais d'une matière qui oscillait entre l'os, le bois précieux et le verre soufflé.

Au centre de la pièce, un homme aux mains tachées d'un or sombre manipulait une pince minuscule au-dessus d'un mécanisme qui ressemblait à une fleur de métal en train d'éclorre. Il releva ses lunettes d'horloger, révélant des yeux d'un jaune de soufre, malicieux et profonds.

— Alors, c'est donc lui ? dit Maître Aurélien d'une voix qui craquait comme un vieux parchemin. L'Observateur qui préfère les fêlures à la perfection ?

Elias s'avança, serrant son appareil photo.

— Je m'appelle Elias. Et je crois que la ville est en train de mourir.

L'alchimiste eut un petit rire triste et pointa du doigt un immense cadran au fond de la salle. L'aiguille, faite d'une plume de phénix figée dans le cristal, tremblait violemment.

— Elle ne meurt pas, mon garçon. Elle s'efface. C'est bien pire. La mort est une fin, l'oubli est une absence de tout. Mais regarde...

Il désigna l'appareil photo d'Elias. Une petite lueur résiduelle brillait encore à l'intérieur de l'objectif brisé, un éclat de la naissance de Séléne.

— Tu as apporté un peu de chaos dans mon ordre parfait. C'est exactement ce qu'il nous fallait. Le Sang d'Or a besoin d'un nouveau canal.

Dehors, le vent d'Onyxia se mit à hurler, et Elias sut, au fond de ses entrailles, que ce n'était plus le vent. C'était l'Architecte, frappant aux portes de la réalité, réclamant le retour au silence gris.

Séléne se rapprocha d'Elias, son épaule effleurant la sienne. Dans cet atelier souterrain, entourés de mille cœurs mécaniques, ils n'étaient plus seulement un

photographe et sa muse. Ils étaient les premiers battements d'un soulèvement de couleurs.

— Maître, dit Séléne, l'Architecte a effacé le Quartier des Murmures. Il gagne du terrain.

Aurélien hocha la tête, son visage s'assombrissant.

— Alors il est temps d'ouvrir la Grande Lentille. Elias, j'espère que tu n'as pas peur du vide. Car pour peindre sur le ciel d'Onyxia, il va falloir monter là où les nuages sont faits de souvenirs oubliés.

Elias regarda son boîtier, puis les yeux changeants de Séléne. La "Solitude du Verre" n'était plus qu'un lointain souvenir. Il se sentait vibrant, poreux, prêt à être rempli par toute la lumière du monde.

— Je suis prêt, dit-il, sa voix résonnant avec une clarté nouvelle. Dites-moi comment on rallume les étoiles de cette ville.

L'alchimiste sourit, et dans le reflet de ses lunettes, Elias vit la cité d'Onyxia non plus comme un monstre de béton, mais comme une immense toile qui n'attendait qu'un premier trait d'esprit.

Le voyage ne faisait que commencer, et le Sang d'Or bouillonnait déjà sous leurs pieds, impatient de repeindre l'espoir sur les murs de l'oubli.

# Chapitre 3

## Le Secret de la Bouche d'Incendie

La pluie sur Onyxia n'était pas de l'eau, mais une sorte de deuil liquide qui lavait les dernières couleurs des pavés. Elias marchait dans les pas de Séléne, attentif à ne pas briser la cadence de sa silhouette. Elle ne touchait pas vraiment le sol ; elle glissait entre les gouttes, ses cheveux de fuchsia et de bleu électrique laissant derrière elle des traînées de phosphore qui s'éteignaient trop vite.

— Plus vite, Elias, murmura-t-elle sans se retourner. Le gris est affamé ce soir. Il rampe plus vite que tes doutes.

Elle bifurqua dans l'impasse des Soupis, un boyau de briques lépreuses où l'air sentait le métal froid et la solitude. Au milieu de ce désert de béton se dressait une bouche d'incendie solitaire, d'un rouge si violent qu'il semblait hurler contre la grisaille ambiante.

Séléne s'accroupit devant l'objet. Ses doigts, fins comme des pinceaux, tracèrent un symbole invisible sur la fonte écaillée.

— Regarde bien, Elias. La ville ne s'arrête pas à ce que tes yeux acceptent de voir. Elle a des paupières. Et voici comment on les soulève.

Elle tourna la valve latérale, non pas vers la gauche, mais selon un rythme syncopé, comme si elle composait un code sur un coffre-fort de souvenirs. Un dé clic cristallin résonna, profond, souterrain. Le sol ne trembla pas ; il soupira. La bouche d'incendie s'effaça, se liquéfiant en une flaque de lumière ambrée, et les pavés s'écartèrent en un escalier de colimaçon fait de verre et de rouages de cuivre.

— Descends, dit Séléne avec un sourire qui semblait fait de poussière d'étoiles.  
L'Alchimiste n'aime pas que l'on laisse la porte ouverte aux courants d'air de l'oubli.

Elias s'engouffra dans la gorge de lumière. La transition fut brutale. Le silence sourd d'Onyxia fut remplacé par un vacarme symphonique : le tic-tac de dix mille horloges, le murmure de l'encre qui coule, le chant des ressorts que l'on remonte.

L'atelier de Maître Aurélien était une cathédrale inversée, suspendue sous les racines de la cité. Des étagères infinies montaient vers un plafond invisible, ploiyant sous des globes de verre contenant des éclats de rire figés, des flacons d'huile d'étoile et des parchemins qui respiraient doucement. Au centre de la pièce, un homme dont le dos semblait avoir épousé la courbe d'un pupitre s'affairait sur un mécanisme titanesque.

— Elle a un souffle court ce soir, grogna l'homme sans lever les yeux. La soupape du quartier de la Bourse est encrassée par trop d'avarice, et le piston des rêves dans la banlieue Nord s'est grippé.

Maître Aurélien se retourna. Ses mains étaient un poème de cicatrices et d'encre d'or. Ses lunettes, dotées de multiples lentilles pivotantes, analysèrent Elias comme s'il était une pièce d'horlogerie défectueuse.

— Alors, c'est donc lui ? L'Observateur à l'objectif fêlé ?

— Il a vu le Sang d'Or, Maître, répondit Séléne en s'asseyant sur un tas de vieux cadrans. Et il a survécu au premier regard de l'Architecte.

Aurélien s'approcha d'Elias. Il sentait le vieux papier et l'ozone. D'un geste brusque, il saisit l'appareil photo qui pendait au cou du jeune homme.

— Un talisman de verre, murmura l'alchimiste. Tu crois capturer le monde, Elias,

mais tu ne fais que le mettre en cage. Ce que tu possèdes n'est pas un appareil, c'est un catalyseur.

Il l'entraîna vers une table immense où une carte d'Onyxia était projetée en trois dimensions. Mais ce n'était pas une carte topographique. C'était un réseau de veines, d'artères et de ganglions. Certaines zones brillaient d'un éclat cuivré, tandis que d'autres s'éteignaient dans un gris cendré, comme une peau nécrosée.

— La ville est vivante, Elias, expliqua Aurélien, sa voix devenant une basse profonde. Elle n'est pas faite de briques, mais de désirs, de peurs et de beautés fugaces. Le Sang d'Or que tu as aperçu, c'est le fluide créatif qui irrigue les fondations. Sans lui, le béton devient stérile, et l'Architecte de l'Oubli peut alors recouvrir chaque rue d'un linceul de néant.

Il désigna une zone d'ombre qui s'étendait lentement sur le centre de la carte.

— L'Architecte ne détruit pas. Il efface. Il vide les mots de leur sens, les visages de leur expression, et les cœurs de leur musique. Il transforme Onyxia en un tombeau de silence.

Elias sentit un froid polaire lui enserrer la poitrine. La "Solitude du Verre" qu'il avait ressentie toute sa vie n'était pas un accident ; c'était le symptôme de cette agonie urbaine.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il, sa voix tremblante. Je ne suis qu'un témoin. Je ne sais que regarder.

Aurélien rit, un son qui ressemblait au frottement de deux pièces d'or.

— Regarder, c'est déjà créer, mon garçon. Mais tu es bien plus qu'un spectateur. Tu es un Veilleur d'Étincelles. Ton émotion, lorsqu'elle rencontre la lumière à travers cette

lentille, a le pouvoir de rendre la substance au monde. Tu peux matérialiser l'invisible. Tu peux recréer ce que l'Oubli a dévoré.

L'alchimiste plongea une plume dans un encrier de lumière liquide et traça un cercle autour d'Elias sur le sol de l'atelier.

— Séléné est l'âme de la rue, elle est la couleur qui refuse de mourir. Mais elle a besoin d'un ancrage. Elle a besoin d'un regard pour exister dans la durée. Sans toi, elle s'évaporerait comme un graffiti sous l'acide. Sans elle, tu finiras par devenir un spectre de grisaille, un habitant de plus dans le désert de l'Architecte.

Séléné se leva, ses cheveux changeant brusquement pour un orange incendiaire. Elle s'approcha d'Elias et posa sa main sur le boîtier de son appareil. La chaleur de son contact traversa le métal, irradiant jusqu'aux doigts du photographe.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, dit-elle. L'Architecte a envoyé ses Ombres de Plâtre dans le secteur des Galeries. Elles pétrifient tout ce qu'elles touchent.

Aurélien tendit à Elias une petite fiole contenant un liquide iridescent qui semblait bouillonner de sa propre volonté.

— C'est de l'huile d'étoile purifiée, Elias. Verses-en une goutte sur ton objectif quand l'obscurité sera trop dense. Elle forcera la réalité à se souvenir de sa splendeur. Mais attention : chaque fois que tu matérialises une image, tu donnes une part de ta propre vitalité. Ne te laisse pas vider par la beauté que tu crées.

Elias regarda l'alchimiste, puis Séléné. Pour la première fois de sa vie, la paroi invisible qui le séparait du monde semblait s'être brisée. Il ne se sentait plus comme un débris flottant dans le courant de la métropole, mais comme le point d'appui d'un levier capable de soulever le ciel.

— Que devons-nous faire ? demanda-t-il.

— La Grande Lentille, répondit Aurélien d'un ton grave. Elle se trouve au sommet de la Tour du Zénith. Si nous parvenons à y canaliser ton regard à travers le Sang d'Or, nous pourrions inonder Onyxia d'une aurore boréale qui chassera l'Architecte pour un siècle. Mais le chemin est pavé de silences mortels.

Séléne attrapa la main d'Elias. Ses doigts étaient chauds, vibrants, presque électriques.

— Viens, Elias. On va apprendre à ta ville comment on fait pour ne plus avoir peur du noir.

Ils remontèrent l'escalier de verre. Alors qu'ils émergeaient de la bouche d'incendie, Onyxia leur parut plus menaçante que jamais. Les immeubles semblaient se pencher vers eux, leurs fenêtres comme des yeux clos. Mais dans la poche de son manteau, Elias serrait la fiole d'huile d'étoile, et dans son esprit, les premières notes d'une symphonie chromatique commençaient à s'éveiller.

Le gris n'était plus une fatalité. C'était une toile blanche qui attendait son premier cri de couleur.

# Chapitre 4

## La Solitude du Verre

L'atelier de Maître Aurélien respirait au rythme de mille balanciers invisibles. Des effluves d'huile de bergamote et de cuivre chaud saturaient l'air, formant une brume dorée où dansaient des particules de souvenirs. Elias se tenait au centre du cercle de craie bleue, ses doigts tremblants serrant une photographie aux bords dentelés. C'était un cliché pris des années plus tôt : une simple ancolie sauvage poussant dans le creux d'une gouttière, un éclat d'améthyste végétale au milieu du béton sourd.

— Ne regarde pas l'image, Elias, murmura l'alchimiste en ajustant ses bésicles de quartz. Sens la sève. Sens la fraîcheur de la pluie qui a nourri cette corolle. Deviens le pont entre le papier et la vie.

Séléné s'appuyait contre une étagère croulant sous des globes de verre contenant des éclats de rire pétrifiés. Elle ne disait rien, mais ses cheveux passaient d'un turquoise électrique à un violet tendre, trahissant son impatience.

Elias ferma les yeux. Il appela à lui la vibration de la fleur. Sous ses paupières, il vit la lumière filtrer à travers les pétales translucides. Un picotement électrique parcourut ses paumes. L'air autour de lui commença à se densifier, prenant une consistance de miel liquide. Un parfum de terre mouillée monta des dalles de pierre.

Puis, le miracle frémit.

Entre ses mains jointes, une tige d'un vert tendre émergea du néant. Elle s'éleva, gracieuse, portant en son sommet un bouton prêt à éclore. Elias sentit la vie pulser contre sa peau, une chaleur fragile et sauvage. Mais soudain, une ombre s'immit

dans sa pensée. Il se revit enfant, observant les autres jouer à travers la vitre givrée de sa chambre, cette sensation familière d'être un spectateur de sa propre existence, un fantôme parmi les vivants. \*Et si ce n'était qu'une illusion ? Et si je ne méritais pas de toucher le réel ?\*

Le doute fut un souffle de givre.

L'ancolie, qui commençait à déployer ses pétales d'un bleu profond, se figea. La couleur se délava en un gris cendré. La tige devint friable comme du fusain. En un battement de cœur, la fleur se désintégra en une pluie de poussière morte qui tacha ses paumes.

Elias laissa retomber ses bras, le visage blême. Le silence qui suivit fut plus lourd que le bitume d'Onyxia.

— La vitre est encore là, constata Aurélien d'une voix douce mais sans concession. Tu tentes de créer le monde tout en restant caché derrière tes remparts de verre, Elias. Tu as peur que la beauté te brûle si tu l'approches de trop près.

— Je n'y arrive pas, lâcha Elias, la gorge serrée. Le monde est trop solide, et je suis trop... transparent.

Séléné s'approcha de lui dans un froufrou de soie recyclée. Elle posa une main sur son épaule. Sa chaleur était dérangeante, presque douloureuse pour quelqu'un habitué à la froideur des objectifs.

— Tu n'es pas transparent, Elias. Tu es juste un miroir qui a oublié qu'il pouvait aussi être un foyer, dit-elle.

Maître Aurélien se détourna pour fouiller dans un coffre en bois de santal. Il en sortit une lanterne de fer forgé, vide de toute mèche, mais dont les parois étaient gravées de

runes stellaires.

— Ta technique est pure, mais ton cœur est en exil. Pour briser la Solitude du Verre, tu dois te confronter à la source de la clarté. Ce soir, le Viaduc des Étoiles Tombées s'aligne avec le souffle de la cité.

Il tendit la lanterne à Elias.

— Va là-haut. Collecte la lumière pure qui stagne dans les creux du fer. C'est une lumière sans artifice, sans objectif de verre pour la filtrer. Si tu parviens à remplir cette lanterne, tu comprendras que tu ne regardes pas le monde : tu en fais partie.

\*\*\*

La montée vers le Viaduc fut une épreuve de vertige et de ferraille. Le quartier des Hautes-Forges d'Onyxia ressemblait à une forêt de squelettes métalliques. Les escaliers de secours grinçaient sous leurs pas, semblables à des articulations rouillées.

Séléné ouvrait la voie avec une agilité de chat, sautant par-dessus les béances où l'on apercevait, des centaines de mètres plus bas, les artères sombres de la ville où rampaient des voitures aux phares ternes.

— Pourquoi l'appellent-ils le Viaduc des Étoiles Tombées ? demanda Elias, le souffle court, serrant la lanterne contre lui comme un nouveau-né.

Séléné s'arrêta sur une plateforme d'observation. Elle pointa du doigt l'immense structure qui enjambait le vide entre deux gratte-ciels en forme de lances. Le viaduc n'était plus utilisé depuis des décennies, mais il semblait vibrer d'une mélodie sourde.

— On raconte qu'autrefois, les météores ne s'écrasaient pas au sol. Ils étaient attirés

par le magnétisme du fer et venaient se nicher dans les haubans. Ils y laissaient une poussière de feu qui ne s'éteint jamais vraiment. L'Architecte déteste cet endroit. C'est trop haut pour ses ombres, trop pur pour son oubli.

Ils atteignirent enfin le tablier du viaduc. Le vent ici avait un goût d'ozone et de nuages. Le spectacle était à couper le souffle : Onyxia s'étalait sous eux, une mer de grisaille ponctuée de quelques îlots de phosphorescence. Mais sur le viaduc, la réalité était différente. Des flaques de lumière liquide, d'un blanc nacré, stagnaient entre les rails, comme si la lune avait pleuré sur le métal.

— Regarde, chuchota Séléne. Le Sang d'Or de l'éther.

Elias s'approcha d'une de ces flaques. Elle ne reflétait pas son visage ; elle semblait pulser au rythme d'un cœur lointain. Il s'agenouilla, ouvrant la petite porte de la lanterne.

— Je dois juste... la ramasser ?

— Tu dois l'inviter, corrigea Séléne. Elle ne se laisse pas capturer. Elle se donne.

Elias tendit la main, mais au moment où ses doigts allaient frôler la substance lumineuse, une sensation de froid intense l'envahit. L'air s'assombrit brusquement. Les réverbères lointains s'éteignirent un à un, comme étouffés par une main invisible.

— Il nous a sentis, s'alarma Séléne. L'Architecte.

Une brume épaisse, d'un gris de plomb, commença à ramper le long des câbles du viaduc. Ce n'était pas une brume naturelle ; elle dévorait les sons, les couleurs, et même l'espoir. Là où elle passait, la lumière des étoiles tombées se ternissait et s'évaporait.

— Vite, Elias ! cria Séléne. Si le gris touche la lumière avant toi, elle sera perdue !

Elias paniqua. Il essaya de puiser la lumière avec la lanterne, mais celle-ci restait inerte. La barrière était là, plus solide que jamais. Il se sentait redevenir ce petit garçon derrière sa vitre, impuissant face au froid qui envahissait tout. La brume de l'Oubli n'était plus qu'à quelques mètres, silhouette informe et dévorante.

Séléne s'interposa. Elle commença à danser, ses mouvements créant des traînées de pigments fuchsia et électriques dans l'air. Elle chantait une mélodie sans paroles, un cri de couleur contre le silence. Mais la brume était vorace. Elle enveloppait les jambes de la jeune femme, et Elias vit avec horreur que le rose de ses vêtements commençait à déteindre, devenant fade, terne.

— Séléne !

— Ne me regarde pas, Elias ! Regarde la lumière ! Donne-lui une raison de rester !

Elias tourna les yeux vers la flaque de lumière. Elle s'étiolait. Il comprit alors que son appareil photo, son habituelle protection, n'était pas là pour le sauver. Il n'y avait plus d'objectif entre lui et le monde. Seulement sa peur et cette clarté qui se mourrait.

Il plongea ses mains nues dans la lumière liquide.

Le froid de la brume et la chaleur de l'éther s'entrechoquèrent en lui. Il ne chercha pas à cadrer la scène, ni à la mémoriser pour plus tard. Il se laissa envahir. Il accepta la douleur de la connexion, le risque d'être brisé.

*\*Je suis ici,\** pensa-t-il. *\*Pas derrière la vitre. Pas dans le souvenir. Ici.\**

La lanterne dans sa main gauche s'illumina soudain d'un éclat insoutenable. La lumière liquide ne coula pas dedans ; elle y aspira tout le gris environnant pour le

transformer en pur éclat azuré. Un sifflement de rage retentit dans l'air alors que la brume de l'Oubli reculait, lacérée par les rayons qui jaillissaient de la lanterne.

Elias se releva, le corps vibrant comme une corde de violon. La lanterne brûlait maintenant d'un feu blanc et stable.

Séléné tomba à genoux, reprenant son souffle. Ses couleurs revenaient lentement, bien que ses mains tremblent encore. Elle leva les yeux vers Elias et sourit, un sourire qui n'était pas pour l'observateur, mais pour l'homme.

— Tu as réussi, murmura-t-elle. Tu as brisé le verre.

Elias regarda ses mains. Elles n'étaient plus couvertes de poussière morte, mais d'une fine pellicule d'or qui s'estompait doucement sous sa peau. Il ne se sentait plus transparent. Il se sentait lourd de sa propre existence, ancré dans le fer et le vent.

Il tendit la main à Séléné pour l'aider à se relever. Le contact ne fut plus une décharge électrique effrayante, mais une promesse de chaleur partagée.

— Maître Aurélien avait raison, dit-il en contemplant la lanterne qui éclairait maintenant leur chemin de retour. La ville ne demande pas qu'on la regarde. Elle demande qu'on l'aime.

Ils redescendirent vers les entrailles d'Onyxia, mais pour Elias, les rues n'étaient plus des labyrinthes de béton. Elles étaient des veines. Et pour la première fois, il sentait le sang battre à l'unisson avec le sien. Le chapitre de la solitude s'achevait dans le brasier d'une lanterne, laissant place à une aurore que même l'Architecte ne pourrait plus ignorer.

# Chapitre 5

## Le Viaduc des Étoiles

Le viaduc s'étirait au-dessus d'Onyxia comme l'épine dorsale d'un dragon de fer endormi. Ici, à trente mètres du sol, le monde n'était plus qu'un moutonnement de toits d'ardoise et de cheminées crachant des fumerolles d'argent. Elias marchait sur le ballast, chaque pas faisant crisser le gravier sombre contre le métal vibrant des rails. À ses côtés, Séléne ne marchait pas : elle ondulait, ses pieds effleurant à peine les traverses de bois imprégnées d'une huile noire qui sentait le temps et l'oubli.

— Tu sens ça ? chuchota-t-elle, ses cheveux virant au bleu de Prusse sous l'influence du vent d'altitude. La ville ne respire plus par le bas. Elle étouffe dans ses caves. C'est ici que le pouls est le plus fort.

Elias leva son appareil photo. À travers l'objectif fêlé, les rails ne se contentaient pas de filer vers l'horizon ; ils semblaient couler, deux fleuves de mercure liquide alimentés par les battements sourds qui montaient des entrailles de la cité. Le verre brisé de son objectif agissait comme un prisme, décomposant la grisaille ambiante en une infinité de nuances opalines.

— C'est... vertigineux, admit-il.

— Le vertige n'est que la peur de se souvenir qu'on sait voler, Elias.

Elle s'arrêta brusquement sur une section du viaduc où le fer s'était tordu en une dentelle improbable, laissant apparaître le vide abyssal de la rue en contrebas. Un silence antnaturel s'abattit sur eux. Les rumeurs de la ville s'éteignirent, remplacées par un bourdonnement sec, mathématique.

Alors, elles apparurent.

Du flanc des immeubles voisins, des silhouettes commencèrent à ramper. Elles n'avaient rien de charnel. C'étaient des déchirures dans le tissu de la réalité, des formes d'une géométrie parfaite et glaciale. Les Ombres Symétriques. Elles se déplaçaient sans bruit, leurs mouvements calqués sur une grille invisible, effaçant le relief des briques et la courbure des ornements sur leur passage. Là où elles passaient, la ville devenait plane, grise, bidimensionnelle.

— L'Architecte nous a repérés, souffla Séléne. Sa police de l'ordre... ils viennent pour le chaos qui danse dans nos veines.

Séléne tendit les mains. Ses doigts projetèrent des traînées de pigments fluorescents, une barrière de magenta et de soufre pour repousser la première ombre qui s'approchait. Mais l'Ombre absorba la couleur avec une voracité méthodique. Elle ne lutta pas ; elle annulait. Sous l'impact, Séléne chancela. Son éclat faiblit, sa peau de nacre devenant terne comme un caillou sous la pluie.

— Elias ! Elles dévorent les fréquences ! Si elles me touchent, je redeviens un mur muet !

Les créatures convergeaient. Le viaduc, sous leurs pas, se simplifiait. Les boulons disparaissaient, les courbes s'aplatissaient en angles droits. La magie de Séléne s'épuisait contre cette logique implacable. Une Ombre, immense et angulaire comme un triangle de nuit pure, se dressa entre eux et la suite de la voie, là où le pont s'était effondré sur plusieurs mètres, laissant un trou béant dans la voûte étoilée d'Onyxia.

Séléne recula, ses talons au bord du précipice. Elle regarda Elias, et pour la première fois, il vit la terreur dans ses yeux d'aurore.

— Je ne peux pas sauter, murmura-t-elle. Mon essence est trop lourde quand la peur m'habite.

Elias sentit la paroi de verre dans sa poitrine se fissurer de part en part. Ce n'était plus la "Solitude du Verre" qui l'isolait, mais une urgence brûlante de briser l'obstacle. Il agrippa son boîtier argentique. Ses jointures blanchirent. Il devait matérialiser quelque chose. Mais quoi ? Une arme ? Un bouclier ?

Il ferma les yeux, ignorant le sifflement des Ombres qui resserraient leur étau de géométrie morte.

*\*Cherche la lumière, Elias. Pas celle qui brille, celle qui réchauffe.\**

Soudain, il fut ailleurs. Il avait six ans. C'était un dimanche d'octobre, dans l'appartement poussiéreux de sa grand-mère. Le soleil de fin d'après-midi traversait une carafe d'eau en cristal posée sur la table en chêne. Le rayon se brisait en un éventail de couleurs sur le tapis usé, créant un pont de poussière d'or où les grains de lumière dansaient comme des fées minuscules. Il s'était souvenu de la sensation de sa main traversant ce faisceau, cette certitude enfantine que si l'on marchait assez doucement, on pourrait monter jusqu'au soleil.

C'était ce souvenir. Cette pureté. Cette foi dans l'impalpable.

Il ouvrit les yeux. Ses iris n'étaient plus seulement violets, ils pulsaient d'un blanc incandescent.

— Sélééné, regarde-moi ! cria-t-il.

Il ne prit pas de photo. Il projeta l'image.

De l'objectif fêlé de son appareil ne sortit pas un flash, mais une coulée de lumière

solide, une passerelle de cristal liquide infusée de la chaleur de cet après-midi d'octobre. Le pont ne suivait aucune règle d'ingénierie ; il flottait, tissé de rayons de miel et de reflets de carafe, enjambant le vide entre les deux pans du viaduc.

Les Ombres Symétriques reculèrent, leurs formes géométriques se tordant de douleur. La lumière d'Elias n'était pas droite, elle était organique, imprévisible, saturée d'émotion. Elles ne pouvaient pas assimiler un souvenir.

— Maintenant !

Séléné s'élança. Ses pieds rencontrèrent la lumière solide. Le pont tinta sous son poids comme mille clochettes de verre. Elias la suivit, sentant sous ses semelles la vibration d'une joie ancienne. Tandis qu'ils couraient sur cette arche d'iridescence, les Ombres tentèrent de les agripper, mais leurs membres anguleux glissaient sur la surface courbe de la lumière.

Ils atteignirent l'autre côté au moment précis où le pont commençait à se dissiper en une pluie d'étincelles dorées.

Séléné s'effondra sur le fer stable, sa respiration saccadée. Ses couleurs revenaient, plus vibrantes que jamais, un rouge pivoine embrasant ses joues. Elle leva les yeux vers Elias, qui tremblait, le corps encore parcouru par l'écho de la manifestation.

— Tu as créé un passage... avec un morceau de ton âme, dit-elle d'une voix étranglée par l'émerveillement.

Elias regarda son appareil photo. Le verre de l'objectif était désormais parcouru d'une toile d'araignée de fissures dorées. Il ne se sentait plus spectateur. La ville n'était plus une image fixe qu'il observait derrière un écran. Elle était sa toile.

— Ce n'était pas juste de la lumière, répondit-il en l'aidant à se relever. C'était la

preuve que l'Oubli ne peut pas effacer ce qui a été aimé.

Au-dessus d'eux, les constellations d'Onyxia — les vraies étoiles et les fenêtres allumées des gratte-ciel — semblèrent briller d'un éclat neuf. Le viaduc ne grondait plus de menace, mais de reconnaissance.

Pourtant, au loin, là où le centre-ville s'élevait comme une forteresse de lignes droites, une tour plus sombre que les autres s'illumina d'une lueur froide. L'Architecte venait de sentir la morsure de l'imprévu.

— On ne peut pas rester ici, dit Séléne en serrant la main d'Elias. On a allumé un phare. Maintenant, toute la ville sait que l'Observateur s'est réveillé.

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité protectrice des rails, deux silhouettes lumineuses fendant le gris, tandis que derrière eux, les Ombres Symétriques se dissolvaient dans le néant, vaincues par la simple persistance d'un dimanche de lumière.

# Chapitre 6

## L'Appel du Vide

L'obscurité des tunnels n'était pas noire, elle était d'un violet d'encre, moite et palpitante comme l'œsophage d'une baleine de métal. Elias courait, ses poumons brûlant d'un air qui goûtait le soufre et la violette. À ses côtés, Séléne n'était plus qu'une traînée de phosphore rose, ses pieds effleurant à peine les traverses de bois huileux. Derrière eux, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une onde de choc feutrée qui dévorait les échos.

Ils débouchèrent dans une station fantôme, un sanctuaire de faïence craquelée où les vieux slogans publicitaires pendaient comme des lambeaux de peau morte. Le verre brisé de l'appareil d'Elias, suspendu à son cou, agissait comme un prisme inversé, captant la moindre lueur pour la transformer en filaments d'or qui dansaient sur les murs.

— On s'arrête, haleta Séléne. Elle se laissa glisser contre un pilier, sa peau de nacre semblant s'éteindre, devenant d'un gris d'opale malade. Ici, le béton dort encore. On est dans les plis de la ville.

Elias ne répondit pas. Il caressait l'objectif fêlé de son Leica. La fissure dorée semblait pulser au rythme de son propre cœur. Il se sentait tel un funambule dont le fil s'effiloçait. Chaque pas depuis le viaduc l'avait éloigné de la sécurité de sa solitude pour le jeter dans un monde où ses émotions avaient le poids du plomb et l'éclat de la foudre.

Il s'approcha d'une vitrine d'affichage dont la vitre, miraculeusement intacte, reflétait les décombres de la station. Mais le reflet ne montrait pas le carrelage brisé.

Il montrait un salon d'une pureté géométrique absolue. Une pièce de marbre blanc, sans ombre, sans poussière, sans passé.

— Elias... murmura Sélééné, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vent dans une flûte de roseau. Regarde ailleurs. Ne regarde pas la vitre.

Mais il était déjà pris. La surface de verre s'était liquéfiée, devenant un miroir d'argent pur. Au centre de cette pièce parfaite, une silhouette se tenait debout. Elle n'avait pas de visage, seulement un masque de quartz aux facettes si parfaites qu'elles semblaient découper la réalité. L'Architecte de l'Oubli.

Sa voix ne passa pas par les oreilles d'Elias. Elle fleurit directement dans son cerveau, comme une plante de givre.

\*« Pourquoi cette fatigue, petit photographe ? Pourquoi t'obstiner à porter le poids des couleurs qui fanent, des souvenirs qui saignent, et de cette solitude qui te ronge comme un acide ? »\*

Elias voulut reculer, mais ses pieds semblaient avoir pris racine dans le bitume. Dans le reflet, il se vit lui-même. Non pas le garçon aux vêtements de brume et aux yeux changeants, mais un Elias lisse, poli, sans la moindre cicatrice, sans l'appareil photo qui lui labourait l'épaule.

\*« Regarde-toi, Elias. Tu es un fragment de verre jeté dans un océan de boue. Je t'offre l'Ordre. Je t'offre la Paix du Gris. Dans mon royaume, il n'y a pas de deuil, car rien n'y meurt jamais. Il n'y a pas de solitude, car personne n'y attend plus rien. Donne-moi ton étincelle. Abandonne ce don qui te déchire, et je ferai d'Onyxia un diamant éternel, figé dans une perfection sans faille. »\*

La tentation fut une vague de froid délicieuse. Elias revit les visages croisés dans les

rues d'Onyxia, ces fantômes de béton qui ne le regardaient jamais. Il revit sa chambre vide, l'odeur des produits de développement, les nuits à attendre qu'une image lui dise enfin qui il était. L'Architecte lui proposait le silence. L'arrêt définitif de la douleur de percevoir.

— C'est si tentant, n'est-ce pas ? murmura une voix réelle, celle de Séléne.

Elle s'était glissée à ses côtés, mais elle ne regardait pas la vitrine. Elle regardait Elias avec une tristesse infinie. Ses cheveux n'étaient plus qu'un rose délavé, presque blanc.

— Si tu acceptes, Elias, le monde ne souffrira plus. Mais il ne rira plus non plus. Les fleurs de métro ne pousseront plus dans les fissures. Et moi...

Elle tendit une main vers lui. Ses doigts commençaient à devenir transparents, laissant voir le squelette d'une fresque murale, des lignes de craie et des pigments oubliés.

— Moi, je ne serai même plus un souvenir. Je serai une ligne effacée par une gomme géante.

L'Architecte fit un pas en avant dans le reflet. Le marbre blanc commença à envahir les bords de la vision d'Elias. Le gris se répandait sur ses chaussures, grimpait le long de son pantalon comme une lèpre minérale.

\*« Ton don est une malédiction, petit Observateur. Regarde comme il te brise. Regarde comme il t'isole. Choisis la Vacuité. Choisis le Vide. »\*

Elias ferma les yeux. Il se concentra sur le poids de l'appareil contre sa poitrine. Il se souvint du "Sang d'Or" qui coulait des réverbères, du souffle puissant des immeubles, de la main chaude de Séléne dans la sienne sur le viaduc. Il se souvint de la beauté de

l'éphémère : un pétale de rose qui tombe est plus précieux qu'une pierre précieuse, car il sait qu'il va mourir.

— La perfection est un tombeau, murmura-t-il, sa voix tremblante mais claire.

Il ouvrit les yeux. Ses pupilles s'embrasèrent d'un violet électrique. Il ne regarda plus le reflet de l'Architecte, mais le verre lui-même, la matière qui les séparait.

— Ma solitude est le prix de ma lumière, reprit-il. Et je préfère brûler de mille souffrances plutôt que de m'éteindre dans ton hiver de coton.

Il saisit son appareil photo. Il ne chercha pas à prendre une photo de l'Architecte. Il chercha le reflet de Sélééné, cette muse née de la peinture et du rêve, qui s'effaçait peu à peu.

— Sélééné, regarde-moi !

Il appuya sur le déclencheur.

Le flash ne fut pas une lumière blanche, mais une déflagration de couleurs impossibles. Un bleu cobalt mélangé à du soufre, un rouge carmin infusé de poussière d'étoiles. La pellicule de l'invisible se déchira. L'émotion d'Elias — une colère mêlée d'un amour désespéré pour ce monde imparfait — se matérialisa en une onde de choc chromatique.

Le miroir vola en éclats.

Mais les débris ne tombèrent pas au sol. Ils restèrent suspendus dans l'air, chaque éclat de verre capturant une parcelle de la lumière d'Elias. Le visage de quartz de l'Architecte se tordit dans un hurlement silencieux, une fissure zébrant son masque parfait avant qu'il ne se dissolve dans un tourbillon de poussière grise.

Le contrecoup fut brutal.

Le gris ne se retira pas. Au contraire, il sembla s'enrager. Partout dans la station, les couleurs furent aspirées par un vide invisible. Les graffitis de Séléné s'effacèrent en un clin d'œil. Le carrelage devint d'un mat cadavérique. Un froid absolu, le froid de l'espace entre les étoiles, envahit la pièce.

— Elias, cours ! cria Séléné.

Elle l'agrippa par le bras. Sa main était glacée, presque solide. Elle l'entraîna vers l'escalier mécanique, dont les marches de métal étaient pétrifiées.

Alors qu'ils émergeaient à la surface, Elias s'effondra sur le trottoir. Le quartier des Galeries, autrefois vibrant de néons et de passants pressés, était devenu une ville de cendres. Les gens continuaient de marcher, mais ils étaient devenus des silhouettes de papier mâché, leurs visages n'étant plus que des ovales lisses, sans yeux, sans bouche.

Le ciel au-dessus d'eux n'était plus noir, ni étoilé. Il était d'un gris plat, une voûte de plomb qui semblait s'abaisser pour les écraser. L'Architecte n'avait pas réussi à convaincre Elias, alors il avait décidé de supprimer le décor.

Séléné s'assit à côté de lui, son souffle formant de petites buées irisées dans l'air mort.

— Il a retiré le battement de cœur du quartier, murmura-t-elle en serrant ses genoux contre sa poitrine. L'Appel du Vide n'était qu'un piège. Il voulait te forcer à choisir, mais puisque tu as refusé, il dévore tout ce que tu pourrais aimer ici.

Elias regarda ses mains. Elles tremblaient violemment. L'appareil photo semblait peser une tonne. Il leva l'objectif vers la rue. À travers le viseur, tout n'était que

grisaille. Aucune lueur, aucun Sang d'Or dans les veines du bitume.

— On a perdu ? demanda-t-il, une larme traçant un sillon de clarté sur sa joue poussiéreuse.

Séléné tourna la tête vers lui. Ses yeux étaient redevenus rose fuchsia, mais d'un rose de braise qui s'éteint. Elle sourit, et ce sourire était la chose la plus courageuse qu'il ait jamais vue.

— Non. Regarde.

Elle désigna une fissure dans le trottoir, juste entre ses pieds. Là, nichée dans le béton mort, une petite fleur sauvage, une simple mauvaise herbe, essayait de pousser. Elle était d'un vert si tendre, si insolent, qu'elle semblait crier dans le silence.

— L'Oubli ne peut pas tout prendre, Elias. Tant qu'il reste un témoin, le gris n'est qu'une couche de peinture. Et toi... toi, tu es celui qui gratte la peinture.

Elias se releva, ses jambes flageolantes. Il regarda la tour sombre au loin, celle qui s'élevait comme un doigt accusateur vers le ciel de plomb. L'Architecte était là-bas.

Le quartier était peut-être tombé dans le vide, mais Elias sentait maintenant une chaleur nouvelle dans ses doigts. Ce n'était plus seulement l'appareil qui portait la magie. C'était lui. La fissure dans son objectif n'était plus une faiblesse, c'était une fenêtre.

— On va aller au cœur de la machine, Séléné, dit-il en redressant son manteau couleur de brume. On va lui montrer que le monde ne veut pas de sa paix.

Alors qu'ils commençaient leur marche dans la cité pétrifiée, Elias prit une dernière photo de la petite fleur. Le clic de l'obturateur résonna dans le quartier mort comme

un coup de tonnerre, et pendant une fraction de seconde, le vert de la plante irradiia tout le trottoir, laissant une empreinte de vie là où le vide pensait avoir triomphé.

L'hiver d'Onyxia venait de commencer, mais pour la première fois, Elias n'avait plus froid.

# Chapitre 7

## Les Murmures de Corail

Le passage ne se fit pas par une porte, ni par une trappe, mais par une de ces défaillances de la géométrie urbaine que seuls les rêveurs et les chats distinguent. Sous l'ombre d'un viaduc où le métro ne passait plus depuis des décennies, Elias et Séléne franchirent un rideau de brume si dense qu'elle semblait solide, une étoffe de coton froid qui leur griffa les joues.

Soudain, le silence d'Onyxia changea de texture. Il n'était plus ce vide oppressant, cette absence de vie imposée par l'Architecte, mais une rumeur sourde, un bourdonnement de ruche souterraine.

Ils venaient d'entrer dans le Quartier des Murmures.

Ici, l'asphalte avait capitulé. Sous leurs pieds, le sol ondulait en dômes nacrés, une forêt de corail grisâtre et translucide qui avait percé la croûte de la ville. Ce n'était pas de la pierre, c'était de la pensée minéralisée. Les parois des immeubles, dévorées par cette efflorescence calcaire, semblaient couvertes de milliers de bouches minuscules, des alvéoles de calice qui oscillaient au passage de leur souffle.

— Tu entends ? chuchota Séléne.

Sa voix, d'ordinaire si vibrante, sonna étrangement grêle. Elias tourna la tête vers elle et un frisson lui remonta le long de l'échine. La jeune femme n'était plus la déflagration de couleurs qui l'avait ébloui sur les toits. Ses cheveux, autrefois cascades de rose fuchsia, viraient au pastel délavé, comme une aquarelle oubliée sous la pluie. Sa peau, d'une nacre éclatante, devenait diaphane, presque vitreuse. Par

endroits, on devinait les structures de corail à travers son bras, comme si la cité cherchait à la reprendre, à la réabsorber dans sa propre pétrification.

— Sélééné, tes mains... commença Elias, le cœur serré.

Elle dissimula ses doigts dans les plis de ses vêtements de soie récupérée, mais le mouvement fut lent, lourd.

— Le temps presse, Elias. La ville retient sa respiration, et moi avec elle. Le Quartier des Murmures est le dernier endroit où l'air possède encore une mémoire. Si nous ne trouvons pas le Premier Souffle, je ne serai plus qu'un dessin à la craie que le vent emportera.

Ils s'enfoncèrent dans les veines de ce labyrinthe organique. Les murs de corail ne se contentaient pas de pousser ; ils parlaient. Ce n'étaient pas des phrases structurées, mais des fragments d'existences : un éclat de rire d'enfant datant de 1924, le froissement d'une lettre d'amour jamais postée, l'odeur de la pluie sur le fer chaud d'un après-midi d'août. Chaque fois qu'Elias effleurait une paroi, une image percutait son esprit avec la violence d'un flash de magnésium.

Il leva son appareil photo. À travers l'objectif fêlé, le monde ne se contentait plus de respirer : il saignait de la lumière. Le verre brisé agissait comme un prisme, décomposant la grisaille ambiante en un spectre de couleurs impossibles.

— Là, regarda Elias en pointant une ruelle dont les parois se rejoignaient en une arche de nacre.

Le corail y était plus vif, teinté d'un rouge sombre, presque artériel. C'était le Sang d'Or qui pulsait sous la surface. Au centre de cette artère, une forme floue tourbillonnait, une spirale de poussière d'étoiles captives.

— C’est un souvenir-racine, murmura Séléné en s’appuyant contre lui. Elle pesait si peu désormais. On aurait dit qu’il tenait une poignée de brume.

Ils s’approchèrent de la spirale. Soudain, le corail autour d’eux se mit à vibrer violemment. Les murmures devinrent des cris sourds. Une ombre immense, géométrique et froide, s’étira sur les parois nacrées. L’Architecte de l’Oubli n’était pas là physiquement, mais son influence rampait comme un givre noir, éteignant les lueurs une à une.

— Il nous a sentis, dit Elias.

Il sentit une colère froide monter en lui. Ce n’était plus de la peur, mais une indignation chromatique. Il ne pouvait pas laisser ce gris dévorer la pâleur magnifique de Séléné.

— Ne regarde pas l’ombre, Séléné. Regarde ce que je vois.

Il lui tendit l’appareil. Séléné colla son œil à l’oculaire fêlé. Elias plaça sa main sur la sienne, recouvrant ses doigts qui commençaient à devenir transparents. Il ferma les yeux et se concentra sur la sensation de la vie qui battait encore en elle, sur cette étincelle de rébellion qui l’avait fait naître d’un mur.

Il visualisa le Premier Souffle non pas comme une relique, mais comme une explosion.

\*Clic.\*

L’obturateur claqua. Ce n’était pas une photo qu’Elias venait de prendre, c’était une extraction de réalité. Une décharge de lumière turquoise jaillit de l’objectif, frappant de plein fouet le souvenir-racine. La spirale de poussière s’embrasa, révélant en son centre une petite sphère de verre soufflé, suspendue dans le vide, contenant un

tourbillon d'air irisé.

Le Premier Souffle.

Mais le prix de cette révélation fut immédiat. L'ombre de l'Architecte se condensa, formant des piliers de béton brut qui jaillirent du sol de corail pour écraser la lumière. Le quartier sembla gémir, une plainte de minéral broyé.

Séléne s'effondra sur les genoux. Ses jambes étaient désormais presque invisibles, fondues dans le reflet du sol.

— Elias... je ne sens plus le vent.

Il se précipita vers elle, attrapant la sphère de verre au passage. L'air autour d'eux devenait solide, irrespirable, chargé de la poussière du vide. Il sentait la Solitude du Verre l'envahir à nouveau, cette sensation que le monde était une image derrière une vitre qu'il ne pourrait jamais briser.

— Tu ne vas pas t'effacer, jura-t-il entre ses dents.

Il ne pouvait pas utiliser l'appareil pour elle, pas encore. L'émotion était trop chaotique, trop impure. Il devait la ramener par le toucher, par la preuve physique de son existence. Il saisit la main de Séléne et la pressa contre son propre cœur.

— Ressens-tu cela ? C'est de l'encre, Séléne. C'est du sang et de l'encre. Tu n'es pas un graffiti. Tu es le rythme de cette ville.

Il brisa la sphère du Premier Souffle contre le sol, entre eux deux.

Un souffle tiède, chargé d'odeurs de jasmin, de vieux livres et d'ozone, s'échappa de la fiole. Ce n'était pas un vent violent, mais une caresse insistante qui balaya la

grisaille de l'Architecte. Là où le souffle passait, le corail gris reprenait des teintes d'aurore. Les murmures se transformèrent en une mélodie cristalline, un chant polyphonique qui semblait dire : \*Je me souviens.\*

Séléné aspira l'air avec une ferveur de noyée. Ses couleurs revinrent par saccades, comme des éclats de peinture projetés sur une toile vierge. Le rose de ses cheveux retrouva son éclat électrique, et ses yeux s'allumèrent d'une lueur de néon sauvage.

— Elias... murmura-t-elle, sa voix retrouvant sa texture de velours.

Mais la victoire était fragile. Autour d'eux, les piliers de béton de l'Architecte ne reculaient pas ; ils se figeaient, transformant le Quartier des Murmures en une forêt de brutalité grise encerclant leur oasis de lumière.

— Il a verrouillé la sortie, constata Elias en regardant les murs de pierre qui s'élevaient maintenant jusqu'au ciel de plomb, occultant la moindre étoile.

Séléné se releva, ses mouvements retrouvant leur fluidité de danseuse. Elle posa une main sur une paroi de corail qui palpait désormais d'un rouge vif.

— On ne sortira pas par là où nous sommes entrés, dit-elle avec un sourire provocateur qui cachait mal sa fatigue. L'Architecte pense en lignes droites et en angles morts. Il a oublié que cette ville a des veines, Elias. Et les veines mènent toujours au cœur.

Elle désigna une faille qui s'ouvrait au pied d'un immeuble dont les fenêtres ressemblaient à des yeux clos. La faille ne descendait pas, elle semblait aspirer la lumière vers l'intérieur.

— Le Quartier des Murmures nous a donné le Souffle. Maintenant, il faut descendre dans la Gorge de Verre. C'est là que l'Architecte cache ses plans. C'est là que nous

trouverons de quoi repeindre le ciel.

Elias regarda son appareil photo. La fêlure sur l'objectif s'était élargie, dessinant une étoile parfaite au centre du verre. Il savait que chaque cliché le rapprochait de la rupture totale, mais il n'avait plus peur de la chute.

— Guide-moi, Séléne.

Ils s'engouffrèrent dans la faille juste au moment où le béton de l'Oubli se refermait sur le quartier, étouffant les derniers murmures. Derrière eux, il ne resta qu'une petite fleur sauvage, née du Premier Souffle, qui continuait de briller dans le noir, seule trace de couleur dans un monde qui avait oublié comment rêver.

Le voyage ne faisait que commencer, et déjà, les battements de cœur d'Onyxia résonnaient dans leurs semelles, plus rapides, plus erratiques. Le colosse de verre et de fer était en train de s'éveiller, et son réveil ne se ferait pas sans douleur.

# Chapitre 8

## L'Alchimiste Blessé

La Gorge de Verre n'était pas un lieu, mais une respiration haletante entre deux battements de la cité. Elias et Séléne glissèrent le long de parois lisses où les reflets des néons agonisants dansaient comme des spectres électriques. L'air y avait un goût de cuivre et d'ozone. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles d'Onyxia, le grondement de la surface s'étouffait, remplacé par un silence granuleux, celui de la poussière qui retombe sur des souvenirs oubliés.

Ils débouchèrent enfin dans le sanctuaire d'Aurélien. D'ordinaire, l'horlogerie souterraine était un tumulte de battements mécaniques, une symphonie de balanciers en cuivre et d'engrenages nourris à la graisse d'aurore. Mais ce soir-là, le tempo était rompu. Les horloges, suspendues au plafond comme des fruits de métal trop lourds, hoquetaient. Certaines s'étaient arrêtées, leurs aiguilles figées dans une agonie de seconde.

— Maître ? appela Elias, sa voix rebondissant contre les murs tapissés de schémas botaniques et de cartes stellaires dessinées à la craie.

L'odeur habituelle de lavande et d'encre de Chine avait été balayée par une senteur âcre de suie et de givre. Au centre de la pièce, sous la grande verrière qui donnait sur les racines de fer d'une bouche d'incendie, Maître Aurélien était affaissé dans son fauteuil de velours élimé. Sa silhouette, jadis imposante, semblait s'être rétractée. Ses mains, ces outils de précision capables de recoudre les déchirures du temps, tremblaient sur ses genoux. Elles n'étaient plus tachées d'encre d'or, mais recouvertes d'une pellicule grise, une cendre immatérielle qui dévorait la vie de ses pores.

— Il est venu, murmura le vieil homme. Son souffle ne formait pas de buée dans l'air glacé. Il ne casse rien, Elias. Il efface. Il vide le sens avant de prendre la forme.

Séléné se précipita à ses côtés. En s'approchant de la lumière vacillante d'une lampe à huile, Elias vit l'horreur : la peau de la jeune femme, d'ordinaire si nacrée, devenait translucide. Ses cheveux, cette cascade de pigments rebelles, perdaient leur éclat fuchsia pour se ternir en un rose délavé, presque gris. Elle vacilla, ses mains passant à travers le bras du fauteuil avant de retrouver une précaire densité.

— L'Huile d'Étoile... expira-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de soie.

Aurélien leva un regard embué vers l'étagère de cristal. Le flacon de verre soufflé, qui contenait la substance luminescente permettant à Séléné de maintenir sa présence physique dans le monde matériel, était brisé. Non pas éclaté au sol, mais proprement décapité, son contenu évaporé dans les griffes de l'Architecte de l'Oubli.

— Sans elle, Séléné n'est plus qu'une idée que l'on oublie, dit Aurélien avec une tristesse séculaire. Et moi... je n'ai plus la force de distiller le vide. L'Architecte a volé le foyer de mon âme.

Elias sentit un froid polaire envahir sa poitrine. Il regarda son appareil photo, l'étoile fêlée sur l'objectif brillant d'une lueur de reproche. Il était le photographe, celui qui capture, celui qui retient. Mais comment retenir ce qui s'efface par le cœur ?

— Il doit y avoir un autre moyen, insista Elias. Vous m'avez dit que tout dans cette ville a un prix et une correspondance. Si l'huile est partie, par quoi peut-on la remplacer ?

Aurélien tourna lentement la tête vers le jeune homme. Ses yeux, deux globes de verre dépoli, semblèrent sonder les abysses de l'âme d'Elias.

— La correspondance, oui. Le sang d'un monde qui meurt est le gris. Mais le sang de celui qui voit l'invisible est d'une autre nature. Pour sauver la Muse, pour redonner vie au Maître, il faut une encre qui ne sèche jamais, une lumière qui a connu la douleur de la rétine.

Le vieil alchimiste désigna une presse en bronze, un artefact couvert de glyphes qui ressemblaient à des diaphragmes d'appareils photo anciens.

— Ton sang, Elias. Pas celui qui coule dans tes veines de chair, mais celui qui irrigue tes images. La Solitude du Verre que tu portes en toi doit être brisée. Tu dois transformer ton regard en substance.

Séléne agrippa la manche du manteau d'Elias. Ses doigts étaient froids comme le givre matinal.

— Ne fais pas ça, Elias. C'est un pacte sans retour. Si tu deviens l'encre, tu ne pourras plus jamais être le spectateur. Tu feras partie du tableau. Tu souffriras chaque fois qu'une ombre passera sur Onyxia.

Elias regarda la jeune femme. Elle était la seule couleur qui comptait dans son univers de béton. Sans elle, ses photos n'étaient que des nécropsies de la ville. Il se tourna vers la presse alchimique.

— Comment fait-on ? demanda-t-il, sa voix ferme pour la première fois.

Aurélien se redressa avec une peine infinie et guida Elias vers le centre de la pièce. Il plaça l'appareil photo fêlé sur le plateau de bronze.

— L'appareil est ton cœur, l'objectif est ton œil. Place tes mains sur le verre. Ne regarde pas avec tes yeux de chair, regarde avec le souvenir de chaque émotion que tu as voulu capturer et que tu as gardée pour toi, par peur du monde.

Elias ferma les paupières. Il posa ses paumes sur le métal froid de l'argentique. La fêlure de l'objectif mordit sa peau, mais il ne retira pas ses mains. Il se concentra sur la sensation de la ville : l'humidité des ruelles après l'orage, le rire d'un enfant perdu dans le fracas du métro, la courbe d'un toit en zinc sous la lune. Il visualisa sa propre solitude, cette vitre invisible qui le séparait des autres, et il la brisa par la pensée.

Le choc fut sismique.

Une chaleur fulgurante remonta de ses mains vers ses épaules, irradiant dans tout son corps. Ce n'était pas une douleur physique, mais un déchirement de l'être. Dans l'obscurité de son esprit, il vit ses propres souvenirs se liquéfier. Le bleu d'un ciel d'été, le rouge d'un manteau croisé au coin d'une rue, le violet des nuits d'angoisse... Tout coulait, se mélangeait, s'affinait.

— Laisse couler le pigment ! tonna la voix d'Aurélien, qui semblait maintenant venir de partout et de nulle part. Donne-lui la densité du regret et la clarté de l'espoir !

Sous les mains d'Elias, l'appareil photo se mit à vibrer frénétiquement. Des rigoles d'une substance incandescente commencèrent à suinter de l'objectif brisé. Ce n'était pas du sang rouge, mais une liqueur d'or pur, irisée de reflets opale, qui dégageait une chaleur de soleil d'hiver. L'Encre d'Or.

Elias vacilla. Sa vision se brouilla, non pas par la noirceur, mais par un excès de lumière. Il se sentit vidé, comme si chaque millimètre de son âme avait été passé au tamis.

Aurélien, retrouvant une vigueur soudaine, recueillit le liquide précieux dans un creuset de porcelaine. Avec une délicatesse de chirurgien, il s'approcha de Séléne. La jeune femme s'était effondrée au sol, sa silhouette n'étant plus qu'un contour flou, une esquisse prête à être gommée.

L'alchimiste trempa son index dans l'encre d'or et traça un signe complexe sur le front de Séléne. Puis, il dessina des arabesques sur ses poignets et sur son cœur.

L'effet fut instantané.

Une onde de choc chromatique balaya l'horlogerie. Les couleurs de Séléne explosèrent avec une violence magnifique. Ses cheveux s'enflammèrent d'un bleu électrique si profond qu'il semblait contenir l'océan ; sa peau retrouva son éclat de nacre, mais veinée désormais de fins filaments d'or qui palpitaient au rythme de son souffle. Elle poussa un long soupir, une note de musique pure qui fit vibrer tous les verres de la pièce.

— Elias... murmura-t-elle en ouvrant des yeux qui n'étaient plus seulement violets, mais constellés de pépites dorées.

Le jeune photographe tomba à genoux. Il regarda ses mains : elles étaient marquées de cicatrices en forme d'étoiles, là où le verre l'avait mordu. Son appareil photo, posé sur la presse, semblait mort, son mécanisme interne fondu par l'alchimie. Mais quand il leva les yeux sur la pièce, le monde avait changé.

Il ne voyait plus les objets. Il voyait les courants de lumière qui les reliaient. Il voyait la tristesse des horloges comme une brume bleue et la fatigue d'Aurélien comme un halo de plomb. Il était devenu l'œil du monde.

Aurélien s'approcha d'Elias et posa une main sur son épaule. Le vieil homme avait retrouvé ses couleurs, ses mains étaient de nouveau tachées d'encre d'or, mais son regard restait grave.

— Tu as donné ce que tu avais de plus précieux, Elias. Ta distance. Tu n'es plus un observateur. Tu es le pinceau.

Séléné se leva, ses mouvements ayant une grâce surnaturelle, une fluidité de flamme. Elle s'approcha d'Elias et, pour la première fois, elle ne se contenta pas de l'effleurer. Elle prit son visage entre ses mains. La chaleur qui émanait d'elle était réelle, vibrante.

— Tu as transformé ta solitude en pont, dit-elle, et une larme de lumière liquide coula sur sa joue. Mais l'Architecte a senti l'éclat de l'encre. Il sait maintenant que le cœur de la ville bat encore dans cette cave.

Au-dessus d'eux, à travers la verrière, le ciel d'Onyxia sembla se contracter. Un silence lourd, étouffant, s'abattit sur la métropole. Le gris commençait à descendre des gratte-ciel comme une marée de cendres, cherchant à étouffer cette nouvelle lumière qui venait de naître dans les profondeurs.

Elias se releva, s'appuyant sur Séléné. Il n'avait plus besoin de son appareil photo pour cadrer le monde. Sa volonté seule suffisait désormais à figer ou à libérer la beauté.

— Qu'il vienne, dit Elias, et sa voix résonna avec le timbre profond du bronze. J'ai encore beaucoup d'encre dans le cœur.

Aurélien ramassa un vieux grimoire dont les pages étaient faites de feuilles d'acier.  
— Le temps des murmures est fini, mes enfants. L'Architecte va tenter de geler le fleuve du devenir. Pour l'arrêter, il ne suffira pas de peindre. Il faudra redessiner les fondations mêmes de l'Oubli.

Séléné tendit la main vers Elias. Entre leurs doigts entrelacés, une petite étincelle d'or et de pourpre naquit, défiant l'obscurité qui rampait déjà le long des murs de l'horlogerie. Dehors, la ville poussa un gémissement de métal, un appel au secours que seul un alchimiste et son encre pouvaient entendre. La bataille pour les rêves d'Onyxia venait de changer de nature : elle n'était plus une fuite, mais une création.

# Chapitre 9

## Le Bal des Pigments

L'entrepôt 7-B ne ressemblait plus à une carcasse de tôle rouillée, mais à la cage thoracique d'un géant endormi. Sous la voûte de verre brisé, où le ciel d'Onyxia pesait comme une chape de plomb liquide, l'air sentait le soufre et le vieux papier. Un froid de crypte montait des dalles de béton, ce gris vorace qui, dehors, dévorait les visages et les espoirs.

Elias sentait Séléne s'effiloche contre son épaule. Elle n'était plus qu'un murmure de couleurs, une aquarelle diluée par une pluie trop acide. Son bras, qu'il serrait avec la ferveur d'un naufragé, devenait translucide, laissant deviner les tubulures de cuivre et les ombres de la charpente derrière elle.

— Tes mains, Elias, chuchota-t-elle, et sa voix n'était qu'un froissement de soie. Elles tremblent comme des feuilles avant l'orage.

— C'est l'impatience du pigment, répondit-il, bien que son propre cœur martèle ses côtes.

Ils avancèrent vers le centre de la nef. Là, dans la pénombre, une cinquantaine d'Exilés attendaient. C'étaient les oubliés du cadastre : des veilleurs de nuit aux yeux brûlés par les néons, des fleuristes sans jardins, des poètes qui écrivaient sur le buée des vitres. Ils formaient un cercle de silhouettes voûtées, leurs visages creusés par la famine de l'imaginaire.

Elias lâcha Séléne. Elle s'affaissa sur un vieux fauteuil de velours élimé, son corps scintillant faiblement, comme une ampoule en fin de vie. Ses cheveux rose fuchsia

viraient au gris de cendre. Il n'y avait plus de temps pour les doutes.

L'alchimie ne demandait ni objectif, ni chambre noire. Elias ferma les yeux. Il chercha en lui la "Solitude du Verre", cette paroi qui l'avait si longtemps isolé des autres. Il la visualisa, non plus comme une prison, mais comme un prisme. Il se souvint d'un matin de juin, avant que l'Architecte ne pose son voile sur la ville, quand la rosée sur une toile d'araignée ressemblait à un collier de diamants offert au bitume.

Il ouvrit les mains.

Une étincelle de bleu cobalt jaillit de ses paumes. Elle ne tomba pas ; elle s'éleva, portée par un courant d'air invisible. Puis une autre, amarante cette fois.

— Regardez, murmura une vieille femme au premier rang, les mains jointes sur son tablier de toile.

Elias projeta sa volonté dans le vide de l'entrepôt. Le premier souvenir se matérialisa. Ce n'était pas une image plate, mais une déchirure de réalité. Soudain, au milieu de la poussière, apparut une ruelle de la Vieille Onyxia, baignée dans l'or d'un soleil couchant qui n'existait plus. L'odeur du pain chaud et de la pluie sur le granit s'engouffra dans les narines des spectateurs. Ils poussèrent un soupir collectif, un gémissement de plaisir qui fit vibrer les vitres.

— Plus fort, Elias, exhala Sélééné. Je sens... je sens le soufre s'effacer.

Il puisa plus profondément. Il ne donnait plus seulement des images, il offrait sa propre chair émotionnelle. Il se souvint de la première fois qu'il avait vu Sélééné danser sur un mur de briques. L'émotion — ce mélange de vertige et d'adoration — se mua en une cascade de pigments liquides qui envahit l'entrepôt.

Le "Bal des Pigments" commença.

Des tourbillons de vert émeraude s'enroulèrent autour des colonnes de fonte, transformant le métal froid en troncs d'arbres fantastiques dont les feuilles étaient des éclats de miroirs. Le plafond disparut sous une voûte céleste d'un violet profond, parsemée de nébuleuses d'argent qui tournaient avec une lenteur majestueuse.

Les Exilés se levèrent. Ils ne marchaient plus, ils flottaient dans cette mer de lumière texturée. Un homme aux mains calleuses toucha une projection de fleurs de cerisiers ; ses doigts devinrent instantanément roses, imprégnés de la substance même du rêve. La couleur n'était pas posée sur les choses, elle les réinventait.

Séléne se redressa. Ses cheveux reprirent leur éclat électrique, chaque mèche vibrant comme un filament de néon. Sa peau retrouva son grain de nacre. Elle s'élança dans la salle, traversant les souvenirs d'Elias comme on traverse un champ de blé en plein été. À chaque passage, elle laissait derrière elle des traînées de cinabre et de turquoise qui se cristallisaient dans l'air.

— Tu vois, Elias ! cria-t-elle, sa voix retrouvant son timbre de cloche de cristal.  
L'Oubli ne peut pas figer ce qui brûle !

Mais alors que la fête atteignait son apogée, un frisson glacial parcourut l'échine d'Elias. Les murs de l'entrepôt gémirent. Ce n'était pas le gémissement du vent, mais le cri de l'acier que l'on torture.

Le gris arrivait.

À travers la verrière, une brume épaisse, d'une neutralité terrifiante, commença à couler comme de la lave froide. Là où elle touchait les couleurs d'Elias, celles-ci se fanaient instantanément, tombant au sol en cendres sèches. L'Architecte de l'Oubli n'était pas une personne, c'était une absence, un vide affamé qui réclamait son dû de silence.

— Ne vous arrêtez pas ! hurla Elias. Dansez ! Rêvez !

Il se concentra sur son souvenir le plus douloureux : le jour où son appareil s'était brisé. Il prit cette douleur, ce sentiment de perte absolue, et le retourna comme on retourne une lame. La souffrance se transforma en une lumière blanche, aveuglante, une pureté d'argent qui jaillit de sa poitrine et heurta la brume grise de plein fouet.

Le choc fut silencieux mais dévastateur. L'entrepôt trembla sur ses fondations. Pour les Exilés, ce fut un instant de vertige pur. Ils virent Elias se consumer, sa silhouette s'irradiant de nervures lumineuses, ses yeux devenus deux astres jumeaux.

Pendant quelques secondes, la zone de l'entrepôt devint le point le plus brillant de l'univers. La brume de l'Architecte recula, brûlée par la sincérité de ce sacrifice chromatique. Séléne atteignit Elias et l'entoura de ses bras. Le contact fut une explosion de contrastes : le feu blanc de l'homme et l'arc-en-ciel sauvage de la muse.

Le calme revint brusquement.

La projection s'était stabilisée, mais elle n'était plus une simple image. La couleur s'était incrustée dans la matière. Les murs de l'entrepôt étaient désormais tapissés d'une fresque vivante, mouvante, qui respirait au rythme de la cité. Les Exilés restaient immobiles, leurs vêtements et leurs visages tachés de pigments indélébiles. Ils étaient les porteurs de la contagion.

Elias s'effondra à genoux, haletant. Son manteau de brume était déchiré, et ses mains portaient des brûlures dorées.

Séléne s'agenouilla devant lui. Elle était plus tangible que jamais, son essence solidifiée par le don d'Elias. Elle posa ses mains sur les joues du photographe.

— Tu as dessiné une cicatrice de lumière dans le gris, Elias. Elle ne se refermera pas.

— C'est... c'est trop peu, articula-t-il, la gorge sèche. L'Architecte va revenir. Il va tout geler à nouveau.

Une silhouette s'extirpa de l'ombre des machines : Maître Aurélien. Le vieil alchimiste tenait son grimoire d'acier fermé, mais ses yeux pétillaient d'une malice nouvelle. Il s'approcha des deux jeunes gens, ses pas résonnant sur le béton qui, par endroits, s'était changé en émail bleu azur.

— Ce n'était qu'un bal, mon garçon, dit-il d'une voix qui portait le poids des siècles. Mais dans une ville qui meurt de froid, un bal est une déclaration de guerre. Regarde-les.

Elias leva les yeux. Les Exilés ne semblaient plus vaincus. Ils se regardaient les uns les autres, touchant les couleurs sur leurs bras avec une curiosité enfantine. Un homme ramassa un éclat de lumière tombé au sol et le glissa dans sa poche comme un trésor.

— Ils ne vont pas rentrer chez eux pour dormir, continua Aurélien. Ils vont porter ces couleurs dans les métros, dans les bureaux, dans les files d'attente. Ils sont les vecteurs du virus de l'éveil.

Séléné aida Elias à se relever. Elle semblait rayonner d'une force intérieure nouvelle, une autonomie qu'elle n'avait pas auparavant. Elle n'était plus seulement l'esprit de la rue ; elle était devenue la gardienne de la mémoire d'Elias.

— L'Architecte a senti ton éclat, Elias, dit-elle en regardant vers les hauteurs sombres de la métropole. Il va mobiliser ses Legions de Silence. Mais il a commis une erreur.

— Laquelle ? demanda Elias en sentant la chaleur revenir dans ses doigts.

— Il a cru que la lumière n'était qu'une image, répondit-elle avec un sourire qui contenait toute l'insolence des graffitis. Il a oublié que l'image peut devenir le monde.

Au-dehors, dans les rues d'Onyxia, le gris semblait soudain moins absolu. Quelque part, un réverbère se mit à pleurer une larme de Sang d'Or. La bataille n'était pas finie, mais pour la première fois, l'ombre avait peur de la toile.

Elias ramassa son appareil photo fêlé. Il ne s'en servit pas pour prendre une photo. Il le rangea dans son manteau, comme on remet une épée au fourreau. Il n'avait plus besoin de capturer le monde pour le voir. Il lui suffisait de l'aimer pour qu'il s'embrase.

— Prochaine étape ? demanda-t-il à Aurélien.

Le vieil homme ouvrit son grimoire. Les pages d'acier chantèrent.

— Les fondations, Elias. Nous allons peindre sur les racines de la ville. Là où l'Oubli a enterré le premier rêve.

Séléné prit la main d'Elias, et ensemble, ils sortirent de l'oasis de couleurs pour affronter la nuit. Mais là où leurs pieds foulaient le gris, de petites fleurs de pigments sauvages poussaient entre les pavés, bravant le vent de cendres d'Onyxia.

# Chapitre 10

## La Traque de Soie Sombre

L'escalier mécanique de la station « Abysses-Opéra » ne descendait pas simplement vers les entrailles d'Onyxia ; il s'enfonçait dans la gorge d'un monstre de métal pétrifié. Elias sentait le froid s'insinuer sous son manteau couleur de brume, une morsure sèche qui sentait l'ozone et la poussière de fer. Derrière lui, Maître Aurélien s'était évaporé dans les courants d'air des couloirs supérieurs, laissant à la jeunesse le soin de braver les racines.

Séléne marchait à ses côtés, sa main glissée dans la sienne. Sa peau de nacre scintillait faiblement dans la pénombre, comme une veilleuse luttant contre l'asphyxie. À chaque pas, ses cheveux changeaient de teinte, passant d'un bleu électrique à un violet de tempête, trahissant l'orage qui grondait sous son crâne.

— Le métro est le système nerveux de la cité, Elias, murmura-t-elle. Ses nerfs sont à vif. L'Architecte ne se contente plus de figer les façades. Il veut sectionner les câbles de nos rêves.

Elias effleura le cuir de sa sacoche. Son appareil photo, cet appendice de verre et d'acier qui lui servait de boussole depuis toujours, pesait d'un poids mort. Pour la première fois, il n'avait pas l'intention de s'en servir. Il se sentait nu, comme un aveugle à qui l'on aurait rendu la vue mais pas le mode d'emploi de la lumière.

Soudain, le vent changea de texture. Ce n'était plus le souffle erratique des rames en mouvement, mais un sifflement de soie qu'on déchire. Un silence gras, huileux, commença à couler du plafond.

— Ils sont là, souffla Séléne.

Au bout du tunnel de service où ils s'étaient engagés, la réalité commença à s'effiloche. Des silhouettes drapées dans des haillons de nuit absolue — les Épurateurs — glissaient sur les rails sans les toucher. Ils ne possédaient pas de visages, seulement des masques de porcelaine lisse, dépourvus d'yeux et de bouches, où se reflétait le néant.

— Ne les regarde pas comme des images, Elias ! cria Séléne en projetant une poignée de pigments fuchsia vers l'obscurité. Regarde-les comme des absences !

La poudre colorée explosa en une gerbe de feu follet, révélant la structure des monstres : ils n'étaient pas faits de matière, mais de vide pur. Là où la couleur touchait leur robe de soie sombre, le vide la dévorait dans un grésillement de papier brûlé.

L'attaque fut d'une brutalité chromatique. Les Épurateurs lancèrent des rubans de ténèbres qui s'enroulèrent autour des piliers de fonte. La station se mit à gémir. Elias vit une colonne de béton se désintégrer en une poussière grise et muette, perdant son histoire, son grain, sa réalité.

— Séléne !

Un ruban de soie noire, plus rapide qu'un battement de cil, s'insinua entre eux. Il ne cherchait pas à blesser, il cherchait à isoler. Séléne bondit, ses vêtements flottant comme les ailes d'un papillon monarque en plein chaos, mais le vide créa une distorsion de l'espace. Le tunnel sembla s'étirer à l'infini. En un éclair de nacre, elle fut projetée de l'autre côté d'une barrière d'ombre opaque.

— Elias ! Ne cherche pas l'objectif ! Regarde avec ton sang !

Sa voix s'éteignit, étouffée par le coton noir de l'Oubli. Elias se retrouva seul.

Le silence qui suivit était plus terrifiant qu'un cri. C'était un silence qui rongait les souvenirs. Elias recula, ses mains cherchant aveuglément le mur. Le béton était froid, mais d'un froid inhabituel : il n'avait plus de texture. C'était comme toucher une idée qui s'efface.

Un Épurateur se dressa devant lui. Le masque de porcelaine pencha la tête, imitant une curiosité humaine qu'il ne possédait pas. Elias sentit la panique monter, cette vieille amie qui lui murmurait de fermer les yeux, de redevenir une ombre parmi les ombres, de se laisser griser.

Ses doigts se crispèrent sur la sangle de son appareil. Il faillit le porter à son œil par réflexe. Mais il se souvint des paroles de Séléne. L'image est une cage si on ne sait pas qu'elle est vivante.

Il lâcha le boîtier. Il le laissa pendre inutilement contre sa hanche.

Il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit en forçant sa volonté à ne plus chercher les contours, mais les flux. Au début, ce fut une agonie de gris. Puis, une fêlure apparut. Pas une fêlure dans le béton, mais dans sa propre perception.

Le monde n'était pas solide. Onyxia n'était pas une ville de pierre.

À travers le corps spectral de l'Épurateur, Elias commença à voir des veines de lumière liquide courir le long des rails. Le Sang d'Or. Il ne s'écoulait pas seulement dans les réverbères, il irriguait les fondations mêmes de l'existence. Chaque vibration du sol, chaque goutte d'humidité tombant des voûtes était une note de musique visuelle, une étincelle de couleur pure que l'Architecte tentait désespérément de recouvrir de son voile de cendre.

L'Épurateur avança, une main de soie sombre tendue vers le cœur d'Elias.

— Tu n'es qu'une rature, murmura Elias, sa propre voix lui paraissant étrangère, plus profonde, chargée d'une résonance cuivrée.

Il ne chercha pas à prendre une photo. Il tendit la main et "saisit" l'air. Il ne voyait plus un tunnel sombre, il voyait un maillage de rêves entrelacés. Il visualisa la couleur de la joie d'un enfant ayant trouvé une pièce de monnaie sur ce même quai, cinquante ans plus tôt. Il visualisa le bleu électrique du premier baiser de deux amants fuyant la pluie sous cette voûte.

Il concentra cette matière invisible entre ses doigts. L'émotion devint substance.

Une déflagration de lumière ambre jaillit de sa paume. Ce n'était pas une lampe, c'était un souvenir matérialisé. La lumière frappa l'Épurateur, non pas comme un projectile, mais comme une vérité. Le masque de porcelaine se fendit. La soie sombre s'évapora, redevenant ce qu'elle était à l'origine : une simple absence de courage.

Elias ne s'arrêta pas. Il marchait maintenant dans le noir absolu, mais pour lui, le tunnel flambait. Les rails étaient des rivières de mercure, les murs des tapisseries de mousses phosphorescentes nées de la sueur des ouvriers de jadis. Il voyait la magie à l'œil nu, et c'était une symphonie assourdissante.

— Sélééné ! appela-t-il.

Il n'avait plus besoin de l'entendre pour savoir où elle était. Il suivait la traînée de pigments qu'elle laissait dans la trame de la réalité, une ponctuation de rose et de turquoise dans le néant.

Il arriva dans une vaste salle de maintenance, une cathédrale de fer rouillé où convergent les courants telluriques de la cité. Sélééné y était acculée, encerclée par

trois Épurateurs qui tissaient autour d'elle une toile de silence absolu. Elle semblait s'affadir, sa peau de nacre devenant translucide, ses cheveux virant au gris de la cendre.

— Je suis là ! cria Elias.

Il ne se servit pas de son appareil. Il s'avança, les bras ouverts, comme s'il s'apprêtait à embrasser le vide.

— L'Architecte a oublié une chose, Séléne ! hurlait-il pour couvrir le sifflement des ombres. Le gris n'est pas une couleur, c'est une attente !

Il puisa dans la "Solitude du Verre" qui l'avait habité pendant des années. Il prit toute cette tristesse, toute cette mélancolie des trottoirs qu'il avait capturée avec son objectif, et il la transmuta. Il ne la rejeta pas ; il la fit brûler. La tristesse, lorsqu'elle est acceptée, devient une lumière d'une pureté insoutenable.

De son manteau semblèrent s'échapper des milliers de papillons de lumière argentée, des fragments de regards, des éclats de rires capturés au fil des ans, qui ne demandaient qu'à être libérés de leur prison d'argentique.

Les Épurateurs reculèrent, leurs voiles s'effilochant sous l'assaut de cette nostalgie devenue radioactive. La toile de silence se déchira.

Elias atteignit Séléne et la saisit par les épaules. Au contact de sa peau, un choc électrique parcourut le tunnel. La couleur revint en elle par vagues violentes, un tsunami de pigments qui repeignit les murs de la salle de maintenance en quelques secondes. Des fresques de fleurs géantes, de constellations urbaines et de dragons de vapeur apparurent sur le fer rouillé.

Séléne respira enfin, un grand souffle qui fit vibrer les rails sur des kilomètres.

— Tu as vu... murmura-t-elle en plongeant ses yeux dans les siens. Tu as vu sans le miroir.

— C'est magnifique, Sélééné. C'est terrifiant et c'est magnifique.

Elle sourit, et ce sourire était une aurore boréale dans la nuit du métro.

— L'Architecte va envoyer ses Legions de Silence sur la surface maintenant. Il sait que les racines tiennent bon. Il va s'attaquer au ciel.

Elias regarda son appareil photo. La fêlure sur l'objectif semblait briller d'un éclat nouveau. Il ne le rangea pas. Il le garda à la main, non plus comme une protection, mais comme un instrument de musique prêt à accompagner le monde.

— Qu'il vienne, dit Elias. J'ai encore beaucoup de couleurs en réserve.

Ils remontèrent vers la surface, laissant derrière eux une station de métro qui ne serait plus jamais grise. Sur les murs de béton, là où les Épurateurs avaient tenté d'imposer l'oubli, des mains de lumière dorée semblaient maintenant soutenir la voûte, et le Sang d'Or battait au rythme d'un cœur qui venait de se réveiller.

Dehors, Onyxia attendait. L'hiver de grisaille n'était pas encore vaincu, mais pour la première fois, la neige qui commençait à tomber n'avait plus l'odeur de la cendre. Elle scintillait, chaque flocon portant en lui le reflet d'un rêve qu'aucun architecte ne pourrait jamais effacer.

# Chapitre 11

## Le Jardin des Rails

L'obscurité sous Onyxia n'avait rien de la vacuité des tombeaux ; elle était une encre épaisse, moirée, une substance primordiale où les échos des pas d'Elias résonnaient comme des percussions sur une peau de tambour géante. Il s'enfonça au-delà des terminus connus, là où les rails cessent d'être parallèles pour s'entrelacer comme des tendons métalliques. L'air, saturé d'une odeur d'ozone et de terreau humide, se mit à vibrer.

Puis, le gris abdiqua.

Le tunnel s'évasa brusquement sur une cathédrale de ferraille et de sève. Elias s'arrêta, le souffle coupé, son appareil photo pesant contre sa poitrine comme un cœur supplémentaire. Devant lui s'étendait le Jardin des Rails. Ce n'était pas une serre, c'était une insurrection. Des lianes de cuivre torsadé grimpaient le long des piliers de soutien, arborant des fleurs dont les pétales étaient des éclats de vitraux, vibrant d'une lumière intérieure, pulsante, améthyste et vert de gris. Au sol, entre les traverses de bois pétrifié, une mousse phosphorescente buvait l'humidité des parois, exhalant une brume dorée qui montait vers la voûte en volutes paresseuses.

— C'est ici que la ville rêve, Elias.

La voix était un souffle, une note de flûte érodée par le vent. Séléne était assise sur un vieux wagon de métro dont la carcasse était dévorée par des orchidées de néon. Mais alors qu'elle tentait de se lever, un frisson parcourut l'air autour d'elle. Elias lâcha un cri étouffé.

Le bras droit de Séléne, de l'épaule jusqu'au bout des doigts, n'était plus qu'une traînée de pixels instables, des carrés de lumière fuchsia et cyan qui papillonnaient avant de s'évanouir dans le néant. Son visage, d'ordinaire si vibrant, semblait s'effacer, ses traits devenant transparents, laissant deviner la texture du lichen derrière son crâne.

— Séléne ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il s'élança vers elle, mais ses mains traversèrent son épaule comme s'il tentait de saisir un reflet dans une flaque d'eau. Un froid sidéral lui mordit les doigts. Ce n'était pas la fraîcheur du métal, c'était le froid absolu de l'inexistence.

— L'Architecte resserre l'étau, murmura-t-elle, et sa voix grésilla, hachée par un silence numérique. L'Oubli ne se contente plus de repeindre la surface en gris. Il déconstruit les fondations. Je suis... je suis une idée que l'on commence à ne plus avoir.

Elle regarda sa main disparaître, une pluie de poussière stellaire tombant sur les rails. Elle n'avait pas peur, mais une tristesse infinie baignait ses yeux changeants, comme si elle pleurait toutes les couleurs qu'elle ne pourrait plus jamais offrir aux murs de la cité.

— Ne dis pas ça, s'emporta Elias, sa voix rebondissant contre les parois du jardin souterrain. Tu es réelle. Je te vois. Je te touche... presque.

— Tu me vois parce que tu as encore cette fêlure en toi, Elias. Mais regarde autour de toi. Le Jardin se meurt aussi.

Il baissa les yeux. Les fleurs de vitrail se ternissaient. Leur éclat, autrefois fier, s'étiolait pour devenir un gris de cendre. Les lianes de cuivre s'effritaient en rouille morte. L'Architecte de l'Oubli n'attaquait pas avec des armes, il attaquait avec le vide,

avec l'indifférence.

Elias sentit une panique sourde monter en lui. C'était la Solitude du Verre qui revenait, cette paroi invisible qui l'avait toujours séparé de la vie. Mais cette fois, la vitre n'était pas entre lui et le monde, elle était en train de se briser en Séléne elle-même.

— Maître Aurélien m'a dit... commença Elias, cherchant désespérément dans sa mémoire les paroles de l'alchimiste. Il a dit que le Sang d'Or coule là où l'on pose un regard de vérité.

— Mon regard ne suffit plus, Elias. Je ne suis que le pinceau. Toi, tu es l'œil.

Séléne chancela. Son corps entier devint soudain un nuage de particules chromatiques, une nébuleuse humaine luttant contre un courant d'air invisible qui cherchait à l'éparpiller.

Elias saisit son appareil photo. La fêlure sur l'objectif brillait d'une intensité insoutenable, une cicatrice de lumière pure. Il ne chercha pas à régler la mise au point. Il ne chercha pas la composition parfaite. Il ferma les yeux une seconde, cherchant en lui non pas l'image de Séléne, mais le \*sentiment\* de Séléne : le rire des bombes de peinture sur le béton froid, l'odeur de la pluie sur le goudron chaud, la révolte d'une fleur qui pousse entre deux pavés.

Il ouvrit les yeux. La réalité devant lui oscillait dangereusement. Séléne n'était plus qu'un contour flou, une ombre de nacre prête à se dissoudre.

— Je ne te laisserai pas devenir un souvenir, gronda-t-il.

Il ne pressa pas simplement le déclencheur. Il projeta sa propre essence, ce lien ténu et pourtant indestructible qu'il avait tissé avec elle depuis qu'il avait brisé son miroir

intérieur. Au moment où le rideau de l'appareil s'ouvrit, un flash, non pas blanc, mais d'un or liquide et organique, inonda le Jardin des Rails.

Le temps parut se figer. Les pixels en suspension s'arrêtèrent de dériver. On aurait dit des lucioles prisonnières de l'ambre. Elias sentit une chaleur brûlante irradier de ses paumes, traverser l'appareil et se déverser dans l'air.

*\*Show, don't tell.\**

La lumière capturée par l'objectif ne resta pas enfermée dans l'appareil. Elle jaillit en filaments soyeux, des veines de lumière qui allèrent chercher chaque fragment de Séléne éparpillé dans le tunnel. Les pixels furent aspirés, recollés, soudés par une volonté chromatique qui défiait la logique de l'Oubli.

Séléne poussa un cri qui n'était plus un grésillement, mais un chant. Elias vit ses propres émotions se matérialiser : les bleus profonds de sa mélancolie venaient redessiner les ombres de son cou, les oranges vifs de son espoir redonnaient vie à ses cheveux de pigments.

Elle redevint solide. Plus que solide. Elle semblait désormais sculptée dans une matière plus dense que la réalité elle-même, une fusion de chair et de rêve.

Lorsqu'elle retomba sur ses pieds, le choc fit trembler le sol. Une onde de choc de couleurs primaires balaya le Jardin. Les fleurs de vitrail se redressèrent, éclatant dans un rire de lumière, leurs pétales vibrant d'une vigueur nouvelle. La mousse phosphorescente devint une mer d'émeraudes pulsantes.

Séléne regarda ses mains. Elles étaient là, opaques, vivantes, marquées par les lignes de vie qu'Elias avait involontairement tracées en la "photographiant". Elle s'approcha de lui, et cette fois, quand elle posa sa main sur sa joue, ce ne fut pas le froid du vide qu'il ressentit, mais une chaleur électrique, le battement de cœur d'une cité qui refuse

de mourir.

— Tu as fait plus que me voir, Elias, souffla-t-elle. Tu m'as réinventée.

Elias baissa son appareil. Ses mains tremblaient violemment. L'écran de contrôle de son argentique — qui n'aurait jamais dû afficher d'image — montrait une silhouette de lumière entourée de racines d'or.

— Ce n'est pas moi, dit-il, la voix nouée. C'est nous. Si tu disparaissais, Onyxia n'est plus qu'une boîte vide. Et je ne veux plus vivre dans une boîte.

Séléné sourit, et pour la première fois, ce sourire n'avait rien d'éthéré. Il était ancré, puissant, presque féroce. Elle se tourna vers les profondeurs du tunnel, là où l'obscurité semblait reculer devant l'éclat du jardin.

— L'Architecte a senti cela, Elias. Il a senti la faille dans son hiver. Il va envoyer ses Légions du Silence ici-même, pour arracher ces racines.

— Qu'elles viennent, répondit Elias en rangeant son appareil. Maître Aurélien dit que l'alchimie naît de la pression. Si ce monde veut devenir gris, nous allons lui donner une migraine de couleurs.

Au loin, un grondement sourd monta des entrailles de la terre. Ce n'était pas le passage d'une rame de métro. C'était un son sec, métallique, le bruit d'une gomme géante frottant sur le monde. Les murs de béton à l'entrée du jardin commencèrent à se lisser, à perdre leur texture, à devenir cette surface plane et sans âme que l'Architecte affectionnait.

Le silence arrivait. Un silence lourd, étouffant, qui cherchait à dévorer la musique des plantes bioluminescentes.

Séléné ramassa une poignée de terre scintillante et la fit glisser entre ses doigts. La poussière se transforma en papillons de cobalt qui s'envolèrent vers le plafond.

— La bataille pour le cœur d'Onyxia commence maintenant, Elias. Ne lâche pas ton talisman.

Elias hocha la tête, sentant le poids de l'appareil photo contre son flanc. Il ne se sentait plus comme le jeune homme fragile qui craignait de briser la vitre. Il était devenu le briseur de miroirs, celui qui transforme les fêlures en fenêtres.

Alors que les premières ombres sans visage de l'Architecte — des silhouettes de brume grise dépourvues de yeux — apparaissaient à l'orée du jardin, Elias ne recula pas. Il fit un pas en avant, au milieu des fleurs de néon, prêt à capturer l'obscurité pour mieux la transmuter en aurore.

Le Jardin des Rails respirait bruyamment, ses lianes de cuivre s'enroulant comme des muscles prêts à la détente. Sous leurs pieds, le Sang d'Or battait désormais avec la régularité d'une horloge cosmique. Onyxia n'était plus une métropole mourante ; elle était une forêt en guerre.

# Chapitre 12

## Le Miroir des Peurs

Le jardin de fer et de sève disparut dans un spasme de réalité. Une seconde, Elias sentait l'odeur de l'humus électrique et le frôlement des phalanges de Séléne ; la suivante, le monde n'était plus qu'une déflagration de nacre froide. Le sol se déroba sous ses pas, non pas comme une chute, mais comme une transition liquide.

Il se redressa dans un silence si absolu qu'il en devint douloureux. L'air n'avait plus le goût d'Onyxia, ce mélange de pluie et de goudron chaud. Il sentait l'ozone et le vide. Il se trouvait au centre d'une rotonde infinie, pavée de dalles de mercure solide. Partout, des parois s'élevaient, démultipliant l'espace en un labyrinthe de reflets impitoyables.

C'était la Galerie des Songes Éteints, l'antichambre de l'Architecte de l'Oubli.

— Séléne ? appela-t-il.

Sa voix ne produisit aucun écho. Le son fut immédiatement absorbé par les surfaces lisses, comme si le verre se nourrissait de ses mots. Elias porta la main à son appareil photo. Le métal du boîtier était glacé, une morsure contre sa paume. Il regarda dans l'objectif fêlé, mais il n'y vit que du gris. Un gris total, une absence de spectre, une couleur qui n'en était pas une, le pigment du néant.

Il fit un pas. Dans les miroirs, mille Elias firent de même. Mais à mesure qu'il avançait, les reflets commençaient à diverger.

À sa gauche, une version de lui-même errait dans une rue d'Onyxia totalement

décolorée. Son double photographiait des murs blancs avec un appareil qui ne contenait plus de pellicule. Ses yeux étaient deux puits de cendres. Elias s'arrêta, le cœur cognant contre ses côtes. Le reflet se tourna vers lui et posa un doigt sur ses lèvres. « *\*Regarde ce qui reste quand on cesse de croire au merveilleux\** », sembla murmurer l'image à travers la paroi.

À sa droite, un autre miroir montrait une scène plus cruelle encore. Il s'y vit vieux, courbé, assis sur un banc de pierre dans un parc sans arbres. Les gens passaient devant lui sans le voir, le traversant comme s'il était fait de fumée. Il était devenu le sujet de sa propre "Solitude du Verre", mais la vitre s'était épaissie jusqu'à devenir un sarcophage d'indifférence.

— Ce ne sont que des ombres, souffla Elias, les dents serrées.

« *\*Sont-elles des ombres, Elias, ou la vérité dépouillée de son fard ?\** »

La voix de l'Architecte n'émanait d'aucun endroit précis. Elle vibrait dans la structure même de la pièce, un timbre de cristal brisé, une élégance chirurgicale.

« *\*L'imagination est une fièvre, petit photographe. Je suis le remède. Je lisse les aspérités, j'efface les couleurs qui hurlent, je fige ce qui s'agite. Regarde-toi. Tu as peur d'être oublié. Tu as peur que ton passage ici ne soit qu'une ride à la surface d'un océan d'indifférence.\** »

Le labyrinthe se mit à bouger. Les miroirs pivotèrent avec un bruit de griffes sur de l'ardoise. Elias fut encerclé. Devant lui, une glace immense, s'étirant jusqu'à la voûte invisible, s'illumina d'une lueur blafarde.

Il s'y vit mourir.

Ce n'était pas une mort héroïque, ni même tragique. C'était une dissolution. Il voyait

son corps s'effriter en minuscules pixels de grisaille, emportés par un vent de bureaucratie et de routine. Séléné était là aussi, dans le reflet, mais elle n'était plus qu'une tache de peinture séchée sur un mur que des ouvriers recouvraient d'un enduit terne. Son rire, qui sonnait habituellement comme un carillon de cristal, n'était plus qu'un sifflement de vapeur.

— Non ! cria Elias en levant son appareil.

Il tenta de cadrer l'image pour la capturer, pour l'emprisonner dans l'alchimie de son capteur et la transmuter. Mais son doigt resta figé sur le déclencheur. L'émotion était là — une terreur pure, une angoisse qui lui tordait les entrailles — mais elle n'était pas lumineuse. Elle était sombre, lourde, opaque. La magie ne venait pas.

L'image de sa propre disparition s'accentua. Il voyait ses mains devenir transparentes dans le miroir. La sensation commença à envahir ses membres réels. Un engourdissement froid, comme si son sang se transformait en plomb.

« \*Accepte le silence, Elias. Brise ta vitre de l'intérieur et laisse le vide t'accueillir. C'est tellement plus simple que de porter le poids d'un monde qui s'effondre.\* »

Elias s'effondra à genoux. Le sol de mercure semblait vouloir l'aspirer. Il posa son front contre la surface glacée du miroir central. Il voyait le visage de Séléné s'effacer, ses cheveux de pigments devenir ternes, ses yeux perdre leur nacre.

\*La Solitude du Verre.\*

Il l'avait toujours cultivée. Il s'en était servi comme d'un bouclier contre la douleur des autres, contre la laideur du monde. Il avait toujours regardé la vie à travers une lentille, une barrière, un filtre. Et maintenant, cette barrière se refermait sur lui comme une prison.

— Je ne veux pas être sauvé, murmura-t-il pour lui-même, les yeux clos.

Un souvenir jaillit alors, une étincelle dans la grisaille. Le moment où, dans le Jardin des Rails, Séléne lui avait pris la main. La chaleur de sa peau n'était pas celle d'une idée, mais d'une vie vibrante, imparfaite, fragile. Il se souvint de la sensation de la poussière d'étoiles entre ses doigts.

Il comprit soudain. L'Architecte ne craignait pas la force. Il ne craignait pas la lumière brute. Il craignait ce qui ne peut être ni lissé, ni classé : la vulnérabilité du cœur humain.

Elias releva la tête. Ses yeux, d'un violet crépusculaire, étaient mouillés de larmes. Ces larmes n'étaient pas grises. Elles brillaient d'un éclat opalin, chargées de toute la mélancolie et de toute l'espérance qu'il avait accumulées au fil de ses errances.

Il ne chercha pas à prendre une photo. Il ne chercha pas à faire un geste d'éclat.

Il posa simplement sa main nue, sans gant, sans appareil, contre le miroir où son image se dissolvait.

— J'ai peur, dit-il d'une voix claire, qui ne tremblait pas malgré l'aveu. J'ai peur de disparaître. J'ai peur que personne ne se souvienne du bleu de ce ciel ou du rire de Séléne. J'ai peur d'être seul.

À l'instant où il accepta cette vérité, où il la laissa couler en lui comme le Sang d'Or de la cité, la surface du miroir réagit. Elle ne se brisa pas sous un choc physique, elle se fissa sous le poids de l'authenticité.

Une fêlure apparut sous sa paume. Une ligne de lumière dorée, fine comme un cheveu, qui se ramifia instantanément à travers toute la galerie. Là où la lumière passait, le gris reculait.

— Ma faiblesse est ma force, Architecte, lança Elias. Parce qu'elle est réelle. On ne peut pas effacer ce qui accepte d'être brisé.

Il pressa davantage sa main. La vitre commença à vibrer, un son harmonieux, une note pure qui montait dans les aigus. Les reflets de mort et d'oubli se mirent à fondre. Le vieil homme sur le banc se transforma en un éclat de rire ; l'artiste aux yeux de cendres retrouva des iris de feu.

Le miroir central explosa en une pluie de diamants liquides.

Elias ne recula pas. Il laissa les éclats le frôler, les sentant comme des baisers de glace sur sa peau. Derrière la paroi brisée, il n'y avait pas le vide, mais une déferlante de couleurs. Le rose fuchsia des cheveux de Séléne, le vert émeraude des lianes de cuivre, le bleu électrique des néons d'Onyxia.

L'espace de la rotonde se tordit. La géométrie parfaite de l'Architecte s'effondra sous l'assaut du chaos créateur.

— Elias !

La voix de Séléne. Réelle. Tangible.

Il tourna la tête. Elle était là, à quelques mètres, luttant contre des rubans de brume grise qui tentaient de l'étouffer. Elle n'était plus une muse lointaine, elle était une jeune femme en détresse, ses vêtements de tissus de récupération déchirés, son visage marqué par l'effort.

Elias se releva. Il ne se sentait plus comme un observateur. Le mur invisible s'était évaporé. Il sentait la connexion, ce fil invisible et brûlant qui le liait à elle, à la ville, au Sang d'Or qui battait maintenant sous ses pieds avec une fureur retrouvée.

Il saisit son appareil photo. Cette fois, l'objectif n'était plus vide. À l'intérieur du boîtier, une lueur pulsait au rythme de son propre cœur.

— Souris, Séléne, murmura-t-il avec un sourire audacieux. On va redessiner cet endroit.

Il déclencha l'obturateur.

Le flash ne fut pas une simple lumière blanche. Ce fut une explosion de pigments matérialisés. De l'objectif jaillit une nuée d'oiseaux de papier azur qui se jetèrent sur les ombres de l'Architecte, les déchirant en lambeaux de brume inoffensive. Des fleurs de glycine en acier se mirent à pousser instantanément dans les fissures du sol de mercure, brisant la dalle, ramenant la texture, le relief, la vie.

Le silence de l'Architecte fut remplacé par le tumulte magnifique d'une cité qui se réveille.

Elias courut vers Séléne. Lorsqu'il l'atteignit, il ne s'arrêta pas à une simple présence. Il la saisit par la taille et l'attira contre lui. Elle était chaude, vibrante, réelle.

— Tu as brisé le miroir, souffla-t-elle, les yeux brillants de larmes de nacre.

— Non, répondit-il en regardant les débris de verre qui jonchaient le sol et qui reflétaient maintenant un million d'arcs-en-ciel. J'ai enfin compris que les fêlures sont là pour laisser passer la lumière.

Autour d'eux, la Galerie des Songes Éteints s'évaporait, laissant place aux tunnels familiers du métro d'Onyxia, mais un métro transfiguré. Les murs de béton respiraient, les rails chantaient, et dans l'ombre, Maître Aurélien les attendait, un sourire énigmatique aux lèvres, tenant une lanterne dont la flamme était une petite

étoile captive.

La bataille n'était pas finie, Elias le savait. L'Architecte rôdait encore dans les recoins les plus sombres de la métropole. Mais pour la première fois, le photographe ne craignait plus de perdre son image.

Il avait appris à toucher le monde. Et le monde, en retour, venait de l'embrasser.

# Chapitre 13

## Le Battement de Fer

La descente ne fut pas une chute, mais une immersion. Sous la Place de la Mandragore, là où le bitume d'Onyxia s'ouvrait comme une plaie refermée trop vite, l'air changea de consistance. Il devint épais, saturé d'effluves de cuivre chaud et de sève de pin, une odeur d'atelier d'alchimiste mêlée au parfum de l'orage.

Maître Aurélien ouvrait la marche, sa lanterne balançant une étoile captive qui léchait les parois d'une gorge de briques vernissées. Elias sentait le poids de son appareil photo contre son flanc, un cœur de verre battant à l'unisson du sien. À ses côtés, Séléne semblait s'étioler légèrement ; ses cheveux, d'ordinaire si vifs, perdaient de leur éclat fuchsia pour une nuance de corail pâle.

— Nous entrons dans la Cage Thoracique, murmura le vieil homme. Ne touchez pas aux tuyaux de nacre. Ils transportent les rêves bruts. Si vous les effleurez, vous pourriez vous perdre dans les souvenirs d'un passant qui n'est jamais né.

Elias leva les yeux. La voûte n'était plus faite de pierre, mais de côtes d'acier entrelacées de racines lumineuses. Un réseau complexe de veines de verre serpentait le long des murs, charriant un liquide ambré qui pulsait au rythme d'une percussion sourde, lointaine, mais si puissante qu'elle faisait vibrer les os du jeune homme. C'était le Sang d'Or.

— Est-ce que tu l'entends ? demanda Séléne.

Sa voix était un souffle de soie. Elle tendit une main diaphane vers l'obscurité.

— Je l’entends, répondit Elias. C’est comme si la ville entière respirait à travers nous.

Plus ils s’enfonçaient, plus la température grimpait. Les murs transpiraient une huile aux reflets irisés. Ils débouchèrent enfin sur une plateforme suspendue au-dessus d’un gouffre qui semblait ne pas avoir de fin. Au centre de ce vide, maintenu par des haubans de lumière liquide et des engrenages de bronze plus grands que des immeubles, trônait le Cœur d’Onyxia.

C’était une merveille d’horlogerie organique. Une sphère titanesque de cuivre battu, incrustée de cristaux de quartz qui s’allumaient et s’éteignaient comme des phares. Des pistons de cristal montaient et descendaient avec une grâce hydraulique, tandis que de grandes valves en forme de pétales de lotus s’ouvraient pour libérer des bouffées de vapeur d’argent.

— Le Grand Murmure, souffla Aurélien, les yeux mouillés de reflets dorés. C’est ici que la réalité est distillée. Chaque pas d’un amant sur le pavé, chaque cri de nouveau-né, chaque trait de pinceau sur un mur aveugle alimente cette machine. L’Architecte ne veut pas seulement détruire Onyxia, Elias. Il veut en faire un automate sans âme. Une montre qui donne l’heure, mais qui ne raconte plus d’histoire.

Soudain, une note dissonante déchira l’harmonie mécanique. Un grincement de métal froid, comme si une main de givre venait de se poser sur le mécanisme brûlant.

L’air se figea.

Elias porta son appareil à son œil, par réflexe de survie. Dans le viseur, il vit l’impensable. Des ombres, fines comme des lames de rasoir et noires comme l’encre des abysses, s’insinuaient entre les engrenages. Elles ne cassaient rien ; elles figeaient. Là où elles passaient, le cuivre devenait gris, les cristaux s’éteignaient, et le Sang d’Or se transformait en plomb liquide.

— Regarde ! s'écria Séléne en pointant le sommet du Cœur.

Une silhouette se tenait là, immense et vaporeuse, vêtue d'un manteau fait de plans d'architecte et de chiffres romains. L'Architecte de l'Oubli. Il ne possédait pas de visage, juste un compas d'argent à la place des yeux. Il posa sa main sur la valve principale, le foyer même de la vie de la cité.

Le monde bascula dans un silence qui n'était pas une absence de son, mais une agression.

Le battement s'arrêta.

Le choc fut si violent qu'Elias tomba à genoux. Le sol ne vibrait plus. La chaleur se retira avec une rapidité cruelle, remplacée par un froid chirurgical qui semblait vouloir pétrifier le sang dans ses veines.

— Non... murmura Aurélien, sa lanterne s'éteignant dans sa main.

Elias releva la tête et le spectacle qui s'offrit à lui lui glaça l'âme. Le Cœur était devenu une carcasse de fer blanc. Les couleurs s'évaporaient de la pièce comme une marée descendante. Le rouge des valves, le bleu des étincelles, l'ambre du Sang d'Or... tout fut aspiré par une grisaille uniforme, une poussière de cendres qui recouvrait chaque surface.

Il regarda Séléne. Il poussa un cri étranglé. La jeune femme était devenue une statue de plâtre blanc. Son visage, figé dans une expression d'effroi, avait perdu la nacre de sa peau. Ses mains, autrefois si vives, étaient désormais immobiles, prises dans la gangue du gris. Elle ne respirait plus. Le temps s'était arrêté pour elle, pour la ville, pour tout ce qui possédait une once de poésie.

Elias se leva, ses articulations craquant dans le froid soudain. Il regarda autour de lui. Au-delà des parois de la chambre du cœur, il devinait Onyxia plongée dans le même coma. Des passants figés en plein élan, des oiseaux suspendus dans un ciel de ciment, des rires interrompus en plein vol, transformés en cristaux de glace morte.

L'Architecte tourna son regard de compas vers lui. Une voix, qui ressemblait au froissement d'un vieux papier, résonna dans le vide :

— \*L'ordre est enfin rétabli, Petit Observateur. Plus de chaos chromatique. Plus de battements désordonnés. Le gris est la seule vérité. Il ne vieillit pas. Il ne souffre pas. Il est éternel.\*

Elias sentit la grisaille ramper sur ses propres bottes. Elle remontait ses jambes, lourde, inéluctable. Il regarda Séléne, son amie née de la couleur, réduite à une esquisse inachevée. Une colère blanche, plus vive que n'importe quel pigment, explosa dans sa poitrine.

— Ce n'est pas de la paix, cracha-t-il, les dents claquant sous le givre. C'est un tombeau.

Il saisit son appareil photo. Le boîtier était froid, si froid qu'il lui brûlait les doigts. Il se souvint des paroles d'Aurélien : \*les fêlures sont là pour laisser passer la lumière.\*

Il regarda l'objectif fêlé, celui qui lui avait permis de voir l'invisible. Dans le reflet de la lentille brisée, il aperçut une étincelle. Une seule. Elle ne venait pas de la pièce, elle venait de lui. Une larme, chargée de tout le bleu des matins d'Onyxia, de tout l'or des crépuscules qu'il avait chéris, roula sur sa joue et s'écrasa sur le verre de l'appareil.

L'impact produisit un son de cloche cristalline qui résonna dans l'immensité morne.

— Tu veux du gris ? murmura Elias, le regard enflammé par une nuance de violet

crépusculaire qu'aucune ombre ne pouvait ternir. Alors regarde bien ce que fait la lumière quand elle rencontre une fêlure.

Il ne chercha pas à prendre une photo de ce qui l'entourait. Il ferma les yeux et appela à lui le souvenir de la première fois qu'il avait vu Sélééné danser sur un mur de briques. Il convoqua la chaleur du rire d'Aurélien, l'odeur de la pluie sur le goudron chaud, la texture des oiseaux de papier azur. Il concentra toute cette vie, tout ce tumulte magnifique, dans son index.

Il appuya sur le déclencheur.

Le flash ne fut pas une explosion de lumière blanche, mais un hurlement de couleurs primaires. Un jet de carmin, d'outremer et de jaune soufre jaillit de l'objectif, perçant la grisaille comme un scalpel. Le rayon frappa le Cœur de plein fouet.

L'Architecte poussa un cri qui ressemblait au déchirement d'une toile de maître.

Pendant une seconde éternelle, le temps vacilla. Le gris lutta contre la couleur. Elias sentait ses forces l'abandonner, chaque battement de son propre cœur étant aspiré par l'appareil pour alimenter la vision.

— \*Tu ne peux pas peindre sur le vide !\* hurla l'Architecte, sa silhouette vacillant sous l'assaut chromatique.

— Je ne peins pas sur le vide, répondit Elias, sa voix vibrant d'une certitude nouvelle. Je réveille ce qui dort.

Il fit un pas en avant, puis un autre, brisant la glace qui enchaînait ses pieds. Il pointa son appareil vers Sélééné.

— Réveille-toi, Muse de la Rue. La ville a besoin de tes couleurs.

Une impulsion de lumière rose électrique jaillit du talisman de verre et enveloppa la statue de plâtre. Elias vit, avec un émerveillement qui lui coupa le souffle, une veine bleue réapparaître sur le cou de Séléne. Un cil tressaillit. Une mèche de cheveux retrouva son éclat néon.

Le Cœur d'Onyxia émit un soupir de métal qui se réchauffe. Un engrenage tourna d'un millimètre. Puis deux.

L'Architecte s'effaçait, sa substance même étant incompatible avec cette explosion de subjectivité pure. Il se rétracta dans les angles morts, là où le doute subsiste encore, mais il avait perdu sa prise sur le Grand Murmure.

Un premier battement, lourd et glorieux, ébranla la cathédrale de fer.

**\*BOUM.\***

Une onde de choc dorée se propagea du centre du Cœur vers les conduits. Le Sang d'Or recommença à circuler, décapant la grisaille sur son passage.

Séléne ouvrit les yeux. Ils étaient plus brillants que jamais, chargés d'une galaxie de pigments neufs. Elle ne dit rien, mais elle prit la main d'Elias. Sa peau était brûlante de vie.

Le Cœur s'emballa, reprenant son rythme de métronome sacré. La lumière revint par vagues, inondant la salle, remontant les veines vers la surface, vers les rues, vers les parcs, vers chaque âme endormie d'Onyxia.

Maître Aurélien se redressa, rallumant sa lanterne à la simple radiation de l'air ambiant.

— Le Battement de Fer a repris, Elias, dit-il avec une fierté paternelle. Mais il a changé de ton. Est-ce que tu l'entends ?

Elias écouta. Ce n'était plus seulement le bruit d'une machine. C'était un chant. Une symphonie de millions de vies s'entrechoquant, se mêlant, se répondant.

Le photographe rangea son appareil. L'objectif était encore plus fêlé qu'avant, mais à travers chaque brisure, il voyait désormais un spectre de couleurs que personne d'autre ne pouvait percevoir.

Il avait sauvé le cœur de la ville, mais il savait que ce n'était que le début. L'hiver de grisaille avait laissé des traces, et il y aurait des cicatrices de béton à soigner, des recoins d'ombre à réenchanter.

— On remonte ? demanda Sélééné, esquissant un pas de danse sur la plateforme vibrante.

Elias sourit. Il ne se sentait plus séparé du monde par une vitre. Il était la vitre, et il était la lumière qui la traversait.

— On remonte, acquiesça-t-il. J'ai une ville entière à prendre en photo. Et cette fois, je n'oublierai aucune nuance.

# Chapitre 14

## L'Hiver de Grisaille

Le souffle de la cité n'était plus qu'un râle de pierre sèche. Tandis qu'ils émergeaient des entrailles d'Onyxia par une bouche de métro désaffectée, le froid ne les accueillit pas avec le mordant de la glace, mais avec la lourdeur du linceul. L'air sentait le calcaire pulvérisé et le silence pétrifié.

Elias posa le pied sur le bitume du boulevard de l'Éclipse. Il s'arrêta net. Le spectacle était d'une violence muette.

L'Architecte de l'Oubli avait commencé son œuvre finale. Ce n'était pas de la neige qui tombait du ciel d'encre, mais une cendre fine, une poussière de ciment qui se déposait sur les êtres et les choses, les figeant dans une éternité de grisaille. Un kiosque à journaux, autrefois bruissant de couleurs, n'était plus qu'un bloc monolithique. Une jeune femme, surprise en plein élan pour rattraper son bus, demeurait immobile, une jambe suspendue dans le vide, sa peau muée en albâtre terne, son regard fixé sur un horizon qui n'existait plus.

— Il mure les soupirs, murmura Séléne. Sa voix était plus ténue qu'un fil de soie.

Elias tourna les yeux vers elle. L'éclat de ses cheveux, ces cascades de pigments qui d'ordinaire défiaient l'obscurité, semblait s'écailler. Des plaques de gris gagnaient ses épaules, comme une lèpre minérale. Elle ne dansait plus ; elle luttait pour que ses articulations ne s'enchaînent pas au sol.

— Le temps de la contemplation est révolu, mon garçon, fit Maître Aurélien.

Le vieil alchimiste ne tremblait pas, mais ses mains tachées d'encre d'or s'agrippaient nerveusement à sa lanterne. Autour d'eux, les immeubles semblaient se tasser, leurs fenêtres s'obstruant d'une membrane opaque. Onyxia ne fermait pas seulement les yeux ; elle se transformait en son propre tombeau.

— L'Architecte ne détruit rien, continua Aurélien en désignant une fontaine dont les jets d'eau s'étaient transformés en griffes de béton. Il fige. Il rend le monde parfait parce qu'immuable. Il déteste le battement de ton cœur, Elias, car le cœur est une promesse de changement.

Elias sentit le poids de son vieil argentique contre sa hanche. L'appareil lui parut soudain d'une lourdeur insupportable, une ancre de métal et de verre fêlé. Il porta l'objectif à son œil, par réflexe, cherchant à capturer cette agonie pour mieux la comprendre.

À travers la lentille brisée, la réalité était un kaléidoscope de souffrance. Il vit les lignes de force de la cité, ces veines d'or qu'ils avaient ranimées dans les profondeurs, se heurter à une barrière de plomb. L'Architecte était là, quelque part au sommet de la Tour du Zénith, une silhouette de géomètre fou traçant des cercles de vide sur la canopée urbaine.

Séléné poussa un cri étouffé. Elle était tombée à genoux. Le bitume, devenant liquide et visqueux comme du ciment frais, tentait d'engloutir ses pieds de nacre.

— Elias... je perds mes teintes...

Elle n'était plus qu'une esquisse au fusain dans un monde de craie. Le rose fuchsia de ses mèches s'éteignait, remplacé par le gris d'un trottoir mouillé.

— Ne la laisse pas devenir une statue ! tonna Aurélien, sa lanterne vacillant dangereusement.

Elias arma l'obturateur. Ses mains tremblaient. Il voulait prendre la photo parfaite, celle qui emprisonnerait la beauté de Séléne pour la protéger du désastre. Mais alors qu'il allait presser le déclencheur, une certitude glacée le frappa.

Photographe, c'était figer. C'était, d'une certaine manière, l'outil même de l'Architecte. Capturer un instant, c'était l'empêcher de vivre le suivant.

Il regarda son appareil. Le verre de l'objectif était une toile d'araignée de fissures. Il ne voyait plus la fille, il voyait la fêlure.

— Ce n'est plus assez, souffla-t-il.

— Elias, vite ! La poussière tombe plus dru !

Le photographe ne prit pas la photo. Dans un geste d'une lenteur solennelle, il retira la lanière de son cou et laissa tomber l'argentique. Le choc sur le sol dur résonna comme un coup de feu. Le boîtier s'ouvrit, libérant une pellicule vierge qui se voila instantanément à la lumière mourante de la rue.

Il se sentit nu. La "Solitude du Verre", cette paroi invisible qui l'avait toujours protégé du monde en le plaçant en observateur, vola en éclats.

Il s'avança vers Séléne. Il ne la regardait plus à travers un prisme. Il la voyait avec ses pores, avec ses larmes, avec la chaleur résiduelle de son propre sang. Il s'agenouilla dans le béton frais qui commençait à mordre ses pantalons.

— Je ne peux pas te capturer, dit-il, sa voix vibrant d'une résonance nouvelle. Je dois te créer.

Il posa ses mains nues sur les épaules de Séléne.

L'impact fut sismique.

Au point de contact, là où sa peau touchait la nacre de la Muse, une étincelle jaillit. Ce n'était pas la lumière artificielle d'un flash, mais une éruption de couleurs primordiales. Le Sang d'Or, cette essence qu'il avait vue couler dans les veines de la ville, se mit à bouillir dans ses propres veines.

Elias ne vit plus ses mains comme des membres, mais comme des pinceaux vivants.

Il ferma les yeux et imagina le rouge. Pas n'importe quel rouge. Le rouge d'un baiser volé sous un porche, le rouge d'une colère juste, le rouge du premier coquelicot perçant le goudron.

La chaleur irradia de ses paumes. Sous ses doigts, la grisaille qui pétrifiait Séléne commença à fondre, à couler comme de la cire de bougie. Le pigment revint, furieux, électrique. Le rose fuchsia explosa de nouveau dans ses cheveux, plus vif qu'une aurore boréale.

— Elias... murmura-t-elle, et son souffle était de nouveau un parfum de jasmin et d'ozone.

Il ne s'arrêta pas. Il se releva, ses mains levées vers le ciel de béton. Il ne cherchait plus le cadrage. Il cherchait l'émotion pure, celle qui refuse la ligne droite et l'angle mort.

Il plaqua ses mains contre la façade de l'immeuble le plus proche.

— Vivez ! hurla-t-il à la pierre.

De ses doigts s'échappèrent des traînées de lumière liquide. L'outremer, le safran,

l'émeraude. Partout où il touchait la ville, le béton se fissurait pour laisser passer des lianes de lierre aux feuilles de vitrail. Les fenêtres opaques éclatèrent, laissant s'échapper les rires de ceux qui dormaient à l'intérieur.

L'Hiver de Grisaille reculait.

L'Architecte, du haut de sa tour, dut sentir la morsure de cette couleur nouvelle. Une ombre immense se projeta sur le boulevard, une main de fumée grise cherchant à écraser l'étincelle. Mais Elias n'était plus un spectateur. Il était le battement de cœur.

Il courut vers la jeune femme pétrifiée qui attendait son bus. Il ne la prit pas en photo. Il lui effleura la joue.

La pierre devint chair. La chaleur revint dans son regard. Elle cilla, termina son mouvement, et monta dans un bus qui n'était plus un bloc de ferraille, mais une chenille de lumière multicolore filant sur les rails de l'imaginaire.

Maître Aurélien observait la scène, les yeux embués. Sa lanterne n'était plus nécessaire ; Elias était devenu la lanterne.

— Tu as brisé la vitre, Elias, chuchota l'alchimiste. Tu n' observes plus le monde. Tu le contamines de ta propre âme.

Elias se tourna vers Séléne. Elle était debout, radieuse, sa peau vibrant d'une luminescence qui défiait la nuit. Elle s'approcha de lui, et cette fois, ce fut elle qui posa ses mains sur les siennes. Leurs doigts s'entrelacèrent, et là où leurs peaux se touchaient, une nouvelle nuance naquit — une couleur que le monde n'avait jamais vue, un mélange d'espoir et de présence absolue.

— Le Cœur chante, Elias, dit-elle en posant sa tête contre son torse.

— Ce n'est pas le Cœur, répondit-il en regardant ses mains encore tachées de lumière. C'est nous.

Autour d'eux, Onyxia ne redevenait pas simplement la cité grise d'autrefois. Elle se transformait. Les fissures dans les murs n'étaient plus des signes de décrépitude, mais des bouches par lesquelles la ville respirait. Les réverbères ne pleuraient plus ; ils chantaient des odes à la lumière liquide.

Elias ramassa son appareil photo brisé. Il le regarda une dernière fois, cet objet qui avait été son seul lien avec les autres. Il ne le jeta pas. Il le rangea dans sa besace, comme on garde le souvenir d'un vieil ami qui nous a mené à bon port.

— L'Architecte reviendra, prévint Aurélien, ses mains lissant sa barbe d'or. Le gris est patient.

Elias regarda la Tour du Zénith, qui oscillait désormais sous les assauts chromatiques de la rue.

— Qu'il vienne, dit Elias. J'ai encore beaucoup de couleurs en réserve.

Il prit la main de Séléne. Ensemble, ils s'enfoncèrent dans les rues d'Onyxia, non plus comme des fuyards, mais comme des jardiniers de l'impossible. Derrière eux, chaque pas laissait une empreinte de lumière, une signature indélébile sur le bitume, prouvant que l'hiver, aussi rigide soit-il, finit toujours par se dissoudre sous la pression d'un seul battement de cœur sincère.

La ville respirait enfin. Et pour la première fois, Elias ne se contentait pas de regarder le spectacle. Il en était le sang, le rythme, et la plus belle des nuances.

# Chapitre 15

## Le Sacrifice de la Muse

La chambre du Cœur n'était pas faite de chair, mais d'un enchevêtrement de pistons en cuivre et de racines de verre soufflé qui pulsaient d'une arythmie effrayante. Ici, au centre névralgique d'Onyxia, l'air avait le goût de l'ozone et de la cendre froide. Les parois de la voûte, autrefois irisées, se couvraient d'une pellicule de givre grisâtre — la lèpre de l'Architecte de l'Oubli.

Elias sentit un frisson ramper le long de sa nuque. Son appareil photo, la lentille étoilée par une fissure béante, pesait comme un reproche contre sa hanche. À ses côtés, Séléne semblait s'étioler. Les pigments fuchsia de sa chevelure perdaient de leur superbe, virant au pastel maladif, tandis que ses pieds laissaient des traînées de poussière colorée sur le sol de métal.

— Il s'arrête, murmura-t-elle.

Sa voix n'était plus qu'un souffle de soie déchirée. Elle s'approcha du grand balancier central, une sphère de quartz translucide qui ne battait plus que par soubresauts sporadiques. À l'intérieur, une lueur de soufre s'éteignait.

Maître Aurélien, les mains plongées dans une console de cadrans et de rouages, ne se retourna pas. Ses doigts, tachés d'huile d'étoile, tremblaient violemment.

— La cité a faim de rêves, Elias, grimaça le vieil homme. L'Architecte a pompé tout le lyrisme des caniveaux. Le Cœur n'a plus de carburant. Il lui faut une étincelle originelle. Une couleur pure. Une vie qui n'a jamais connu le gris.

Elias fit un pas en avant, la main tendue vers Séléné. Il vit l'éclat de nacre dans ses yeux devenir diaphane. Elle ne le regardait plus ; elle contemplait l'immense vide qui s'ouvrait au centre de la machine.

— Je suis née d'un mur, dit-elle soudain. Un mur de briques rouges dans une impasse oubliée. Un artiste a jeté son âme contre la pierre, et j'ai respiré.

Elle se tourna vers Elias, un sourire triste ourlant ses lèvres qui s'effaçaient déjà.

— Onyxia m'a donné la vie par accident. Il est juste que je la lui rende par choix.

— Non, Séléné. On trouvera une autre source. On peut... on peut photographier l'aube sur les toits !

— L'aube n'est plus qu'une rumeur de brouillard, Elias. Regarde mes mains.

Elle leva ses bras. Le bout de ses doigts était devenu transparent, révélant la mécanique de la salle derrière eux. Elle n'était déjà plus tout à fait là. Le gris l'avalait par les bords.

Sans un mot de plus, elle s'élança vers le balancier de quartz. Elias hurla, mais Aurélien le retint par le bras avec une force insoupçonnée de vieillard.

— Laisse-la, petit. On ne retient pas un arc-en-ciel qui veut féconder la terre.

Séléné plaqua ses paumes contre le verre froid du Cœur. L'impact fut silencieux, mais visuellement assourdissant. Une explosion de couleurs primaires jaillit de sa poitrine. Le bleu électrique, le jaune tournesol et le rouge sang de ses vêtements se liquéfièrent, s'engouffrant dans les veines de cristal de la machine. On aurait dit que le Cœur buvait un nectar de soleil.

La jeune femme arqua le dos. Sa peau saupoudrée de nacre se fissura comme une fresque trop ancienne exposée à l'orage. Chaque fragment qui tombait se transformait en lumière liquide — le précieux Sang d'Or. Elle se dissolvait, ses traits se fondant dans le mécanisme, sa voix se perdant dans le soudain vrombissement de la cité qui s'éveillait.

— Elle disparaît... sanglota Elias, tombant à genoux.

Le Cœur recommença à battre. Une onde de choc chromatique balaya la pièce, décapant le gris des murs, chassant le givre de l'Oubli. Les pistons s'animèrent dans une symphonie de rouille et d'or. Mais au centre, il ne restait de Séléne qu'une silhouette de buée, une ombre colorée qui vacillait, prête à être emportée par le premier courant d'air.

Elias sentit une brûlure dans sa besace. Le Sang d'Or qu'il avait récolté plus tôt dans les caniveaux bouillonnait dans sa fiole de verre.

\*« Elle disparaîtra si Onyxia perd totalement son imagination. »\* Les mots d'Aurélien résonnèrent dans son crâne comme un glas.

— Je ne suis pas un spectateur, rugit Elias.

Il se releva, arracha le bouchon de la fiole et s'aspergea les mains du liquide brûlant. La substance dorée ne coula pas ; elle colla à sa peau, vibrant en harmonie avec son rythme cardiaque. Elias saisit son appareil photo brisé. Il ne regarda pas à travers l'objectif, mais à travers la fêlure même du verre, là où la réalité se distordait en prismes sauvages.

— Séléne ! Regarde-moi !

L'ombre vaporeuse tourna la tête. Elle n'avait plus de visage, juste une suggestion de

beauté dans un nuage de pigments.

Elias ferma les yeux. Il appela à lui chaque souvenir de la jeune femme : le bruit de ses pas qui dansaient sur le béton, l'odeur de la peinture fraîche après la pluie, la chaleur de sa main contre la sienne dans les tunnels du métro. Il concentra toute cette émotion, ce refus viscéral de la perte, dans la paume de sa main droite.

Il projeta le Sang d'Or.

Le liquide ne s'écrasa pas au sol. Sous l'impulsion de la volonté d'Elias, il se figea dans les airs, dessinant des lignes de force. Elias commença à « peindre » le vide. Ses doigts traçaient des contours dans l'éther, saisissant la lumière ambiante pour la pétrir comme de la glaise. Il redessinait l'arc de son sourcil, la courbe de son épaule, la fluidité de ses vêtements de récup'.

— Reviens, murmura-t-il, les dents serrées par l'effort. Ce n'est pas une photo. C'est une promesse.

Le Sang d'Or s'infiltra dans la silhouette évanescence de Séléne. Les pigments sacrifiés au Cœur furent remplacés par cette essence alchimique nouvelle, plus dense, plus réelle. Le vide se combla. Le nacre de sa peau revint, mais cette fois avec une lueur interne, comme si elle était éclairée par un soleil intérieur que l'Architecte ne pourrait jamais éteindre.

Elias poussa un cri de douleur alors que la fêlure de son appareil photo semblait absorber le surplus d'énergie, canalisant le flux entre lui et la création. Une décharge de pure lumière le projeta en arrière.

Le silence retomba sur la chambre du Cœur, troublé seulement par le ronronnement puissant et régulier de la cité.

Elias ouvrit les yeux, la vision troublée par des taches de pourpre. Séléné était debout devant lui. Elle n'était plus une fresque mouvante, elle n'était plus une muse de passage. Ses pieds touchaient le sol de métal avec un bruit solide. Elle posa une main sur sa poitrine, sentant la vibration de son propre cœur, un cœur de lumière et de bitume.

Elle n'était plus née d'une brique rouge. Elle était née de lui.

Aurélien s'approcha, observant la jeune femme avec une fascination presque religieuse. Il toucha délicatement le bras de Séléné ; ses doigts ne passèrent pas au travers.

— Tu as fait l'impossible, Elias, souffla l'alchimiste. Tu as matérialisé l'invisible par le seul poids de ton attachement. Elle n'est plus une idée. Elle est un fait.

Séléné s'agenouilla auprès d'Elias. Elle passa ses doigts sur la lentille brisée de l'appareil photo, puis sur le visage du jeune homme. Ses yeux, d'un violet crépusculaire, rencontrèrent les siens.

— Tu m'as donné une ombre, Elias, dit-elle d'une voix désormais pleine et vibrante.

— Je t'ai surtout donné un futur, répondit-il en se redressant avec peine.

Dehors, par les soupiraux de la voûte, ils entendirent la rumeur de la ville changer. Ce n'était plus le gémissement des structures qui s'effondrent, mais un chant. Les réverbères, en haut dans les rues d'Onyxia, commençaient à pleurer des larmes de lumière liquide, non plus par tristesse, mais par trop-plein de vie.

Elias ramassa son appareil photo. La fissure dans le verre était toujours là, mais elle ne le séparait plus du monde. Elle était devenue une fenêtre, une invitation. Il regarda Séléné, puis Aurélien, puis les rouages d'or qui s'activaient avec une ferveur

retrouvée.

— L'Architecte reviendra, prévint Aurélien, ses mains lissant sa barbe d'or. Le gris est patient.

Elias regarda la Tour du Zénith, au loin, qui oscillait désormais sous les assauts chromatiques de la rue. La cité n'était plus une prison de béton, mais un jardin de fer en pleine floraison.

— Qu'il vienne, dit Elias. J'ai encore beaucoup de couleurs en réserve.

Il prit la main de Séléne. Sa paume était chaude, réelle, vibrante de tous les pigments de l'univers. Ensemble, ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la machine pour rejoindre la surface, non plus comme des fuyards, mais comme des jardiniers de l'impossible. Derrière eux, chaque pas laissait une empreinte de lumière, une signature indélébile sur le bitume, prouvant que l'hiver, aussi rigide soit-il, finit toujours par se dissoudre sous la pression d'un seul battement de cœur sincère.

La ville respirait enfin. Et pour la première fois, Elias ne se contentait pas de regarder le spectacle. Il en était le sang, le rythme, et la plus belle des nuances.

# Chapitre 16

## Le Duel des Architectes

Le vent, au sommet de la Tour du Zénith, ne hurlait pas ; il chantait une mélodie de métal froid et de regrets pétrifiés. À cette altitude, Onyxia n'était plus qu'un immense circuit imprimé dont les pulsations d'or liquide tentaient désespérément d'irriguer des quartiers déjà gangrenés par le gris. Elias sentait le froid mordre ses doigts à travers ses gants de cuir usé, mais la poignée de son vieil argentique était une ancre, la seule chose qui l'empêchait d'être emporté par le vertige.

À quelques pas de lui, Séléne vacillait. Ses cheveux, autrefois cascades de bleu électrique, n'étaient plus qu'un délavé de perle triste. Ses contours frémissaient, tels les traits d'un fusain que l'on frotte maladroitement. Elle ne regardait pas l'abîme sous leurs pieds, mais la silhouette qui se dressait au centre de l'héliport, là où le béton semblait s'être cristallisé en une géométrie parfaite et terrifiante.

L'Architecte de l'Oubli n'avait pas de visage, ou plutôt, il en avait trop pour qu'un seul regard puisse les saisir. Il était une colonne de verre fumé, une structure d'angles droits et de silence absolu. Autour de lui, le monde s'arrêtait. La pluie qui tombait du ciel d'encre se figeait en l'effleurant, devenant des aiguilles de glace grise suspendues dans le vide.

— Regarde-les, Elias, dit l'Architecte. Sa voix n'était pas un son, mais une vibration sourde qui résonnait dans les os du jeune homme, comme le choc de deux plaques de marbre. Regarde cette agitation inutile. Ils saignent de la lumière pour rien. Ils souffrent pour des chimères de couleurs qui s'effacent sitôt nées. Je leur offre la paix de la ligne droite. La tranquillité du néant.

L'entité fit un geste lent, et un pan entier du quartier sud, en bas, s'éteignit. Le Sang d'Or qui coulait dans les caniveaux se figea, se changeant en plomb. Les cris de joie que l'on devinait au loin furent étouffés, remplacés par un silence de linceul.

— Ce n'est pas de la paix, cracha Elias, sa voix tremblante mais portée par une fureur chromatique. C'est un tombeau. Vous voulez transformer la vie en une nature morte parce que vous avez peur du moindre débordement.

Elias porta l'appareil à son œil. À travers l'objectif fêlé, la scène changea. La fissure dans le verre n'était plus une brisure, mais une faille active, un prisme qui décomposait la grisaille de l'Architecte en mille spectres invisibles. Il voyait les fils de peur qui maintenaient la créature, les nœuds de solitude qui composaient son cœur de verre.

— Tu crois que ton jouet de métal peut arrêter l'inévitable ? demanda l'Architecte, s'avançant avec une lenteur tectonique. Le monde est fatigué d'espérer, photographe. L'hiver que j'apporte est le seul repos qu'ils méritent.

Séléné s'effondra sur un genou. Une de ses mains commença à devenir translucide, révélant le motif du béton à travers sa peau.

— Elias... murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un souffle de vent dans une ruelle vide. Il efface l'histoire. Il m'efface.

L'Architecte leva une main, et une onde de choc incolore balaya le toit. Elias sentit ses propres souvenirs chanceler. Le visage de sa mère, le goût de la première pluie d'été, la chaleur du café dans un matin de brume... Tout se teintait de cendre. Son manteau, sa peau, ses yeux : la désaturation l'attaquait comme un acide muet.

Il recula jusqu'au bord du parapet. Derrière lui, le vide de mille mètres. Devant lui, la fin de tout ce qui vibre.

— La symétrie est une illusion ! hurla Elias. Rien de ce qui est beau n'est droit !

Il ne chercha pas à régler la mise au point. Il laissa le flou s'emparer de la scène. Il comprit en cet instant que l'Architecte se nourrissait de la définition, de la précision, de la netteté chirurgicale qui sépare les choses. Elias fit le choix inverse. Il choisit l'imperfection. Il choisit la tache de couleur qui bave, le grain qui brûle l'image, le défaut qui rend le moment unique.

Il ferma les yeux un instant, puisant dans le lien qui l'unissait à Séléné, à Maître Aurélien, aux murmures de la ville qui agonisait sous lui. Il ne prit pas une photo de l'Architecte. Il prit une photo de ce que l'Architecte redoutait le plus : le chaos de l'émotion pure.

Ses doigts trouvèrent le déclencheur.

Le clic du miroir qui se lève fut un coup de tonnerre.

Une lumière, non pas blanche, mais composée de toutes les teintes possibles — du rouge sang des premières amours au vert émeraude des jardins secrets du métro — jaillit de l'objectif fêlé. La fissure agit comme un amplificateur, fragmentant le flash en une myriade d'éclats de verre lumineux qui s'enfoncèrent dans la silhouette de l'Architecte.

L'entité poussa un cri qui n'était pas humain, un son de verre qui se brise sous une trop forte chaleur.

— Qu'est-ce que tu fais ? rugit-il, ses formes géométriques commençant à se tordre, à se liquéfier. C'est... c'est sale ! C'est désordonné !

— C'est la vie, répondit Elias, les yeux brûlants de larmes d'or.

Il avança, ne quittant plus l'objectif. À chaque pas, il déclenchait. \*Flash.\* Il captura la douleur de Séléne et la transforma en une traînée de rose fuchsia qui vint s'enrouler autour du cou de l'Architecte comme une écharpe de feu. \*Flash.\* Il captura le rythme cardiaque d'Onyxia, ce tambour sourd de millions d'âmes, et le projeta contre la poitrine de verre de son adversaire.

L'Architecte de l'Oubli commença à se fissurer. Ce n'étaient pas des blessures, mais des veines. Des veines où le Sang d'Or s'engouffrait avec la force d'un barrage qui cède. La créature essayait de maintenir ses angles, mais les couleurs d'Elias les émoussaient, les arrondissaient, les transformaient en courbes organiques.

— Je t'ai vu, murmura Elias, désormais si proche qu'il pouvait sentir l'odeur d'ozone et d'encre qui émanait du monstre. Tu n'es pas le néant. Tu es juste une œuvre qui a oublié son créateur. Tu es une page blanche qui a eu peur de la première tache.

Elias posa sa main libre directement sur le torse de l'Architecte. Le contact fut glacial, puis brûlant. Il sentit le pouvoir de matérialisation couler à travers ses propres veines, non plus comme une malédiction de verre, mais comme un pinceau ivre.

— Souris, dit-il avec un sourire triste. Tu vas entrer dans l'histoire.

Le dernier flash fut si puissant qu'il balaya les nuages qui stagnaient sur Onyxia depuis des siècles. L'image se figea. Le temps lui-même parut retenir son souffle.

Pendant une seconde éternelle, l'Architecte fut visible dans sa vérité : une entité magnifique et terrifiée, capturée dans un cadre de lumière pure. Puis, la structure de verre vola en éclats. Mais les morceaux ne retombèrent pas au sol. Ils se transformèrent en papillons de papier, en confettis de néon, en gouttes de rosée multicolores qui s'envolèrent pour aller se poser sur les toits de la ville.

Le silence qui suivit était différent. C'était un silence fertile.

Elias s'effondra sur le béton, le souffle court. Son appareil photo était chaud, presque vibrant entre ses mains. Séléne accourut vers lui. Elle était de nouveau solide, ses cheveux plus éclatants que jamais, une constellation de taches de peinture fraîches ornant ses joues.

— Elias !

Elle le prit dans ses bras, et pour la première fois, il ne sentit pas la paroi. La Solitude du Verre s'était brisée en même temps que l'Architecte. Sa peau contre la sienne était une évidence, une chaleur qui n'avait besoin d'aucun objectif pour être capturée.

Ils se levèrent ensemble et marchèrent jusqu'au bord de la Tour du Zénith. En bas, Onyxia était en train de muer. Le gris se retirait comme une marée basse honteuse. Les réverbères, loin de s'éteindre, brillaient désormais d'une lueur opale, et les murs de béton semblaient absorber les rêves des habitants pour les recracher sous forme de fresques mouvantes.

Elias regarda son appareil. Dans la petite fenêtre de visualisation, une image était apparue, bien que ce soit un argentique. Ce n'était pas une photo de l'Architecte, ni du sommet de la tour.

C'était une photo d'eux deux, vus de dos, regardant l'horizon. Une image floue, imparfaite, saturée de grains et de lumière trop vive.

— C'est magnifique, murmura Séléne en posant sa tête sur son épaule.

— C'est vivant, corrigea Elias.

Il leva les yeux vers le ciel. Les premières étoiles commençaient à percer, non plus

comme des points froids, mais comme des gouttes de lumière liquide tombées d'un pinceau divin. Onyxia ne dormait plus. Elle commençait enfin à rêver.

Elias rangea son appareil dans son manteau. La fissure sur l'objectif était toujours là, mais elle ressemblait désormais à un sourire. Il prit la main de Séléne et, ensemble, ils commencèrent la descente vers les rues, là où le chaos, la couleur et la vie les attendaient pour écrire le chapitre suivant, celui où l'on n'est plus seul derrière l'objectif, mais enfin dans le cadre.

# Chapitre 17

## L'Aube de Liquide

Le fer de l'escalier de secours vibrait sous leurs paumes, non plus du tremblement mécanique des machines, mais d'un pouls organique, une onde de choc feutrée qui remontait de la terre profonde. Onyxia ne se contentait pas de s'éveiller ; elle exhalait. À chaque marche descendue, Elias sentait l'air s'épaissir, se charger d'une odeur de pluie chaude et de jasmin électrique.

En bas, le miracle n'était plus une promesse, c'était une inondation.

Le Sang d'Or jaillissait des bouches d'incendie, non pas en geysers brutaux, mais en rubans de soie liquide qui venaient lécher le bitume. Là où l'or passait, la grisaille s'écaillait comme une vieille peau morte. Sous le vernis de suie, les pavés révélaient des teintes d'améthyste et de lapis-lazuli. Les rigoles, autrefois l'asile des eaux usées, devenaient des veines de lumière pulsante, irriguant les quartiers comme les capillaires d'un géant endormi.

— Regarde, Elias, souffla Séléne.

Elle ne marchait plus, elle semblait glisser sur la crête d'une vague invisible. Sa peau de nacre captait chaque reflet, renvoyant des éclats prismatiques sur les murs qui, eux aussi, commençaient à bouger. Les graffitis de la jeune femme, autrefois simples taches de couleur rebelles, prenaient une profondeur vertigineuse. Les oiseaux de peinture s'arrachaient aux briques, battaient des ailes de pigments avant de se fondre dans la brume dorée.

Au milieu de cette métamorphose, une silhouette s'effritait.

L'Architecte de l'Oubli se tenait au centre de la place de la Concorde Minérale, là où le béton était le plus dur. Il n'avait plus rien d'imposant. Sa silhouette, autrefois une tour d'ombre rigide, ressemblait désormais à un croquis au fusain que la pluie efface. Il n'avait pas de visage, juste un masque de vide absolu, une absence qui refusait d'admettre la victoire de la nuance.

— C'est impossible, grimaça l'Architecte, et sa voix sonna comme le froissement d'un papier sec. Le silence... le silence était la seule perfection. L'ordre exige l'absence de mouvement.

Elias s'avança, son manteau de brume flottant derrière lui. Il ne ressentait aucune colère, seulement une immense gratitude pour la fêlure de son objectif qui lui avait permis de voir au-delà du voile.

— La perfection est une tombe, répondit-il doucement. Onyxia n'a jamais voulu être parfaite. Elle voulait respirer.

Il leva son appareil. À travers l'objectif brisé, l'Architecte n'était pas un monstre, mais un point de fuite, une singularité de gris qui aspirait la lumière sans jamais la comprendre. Elias ne déclencha pas l'obturateur. Il n'avait plus besoin de figer l'instant. Il ouvrit simplement le dos de l'appareil, exposant la pellicule vierge à l'éclat brut du Sang d'Or.

La lumière s'engouffra dans la chambre noire, se mua en une force cinétique qui percuta l'Architecte. Ce ne fut pas une explosion, mais une dissolution. L'entité se fragmenta en milliers de cendres froides qui furent instantanément balayées par le vent de couleur. Il ne restait de lui qu'un soupir de poussière, banni dans l'espace blanc entre deux battements de cœur, là où le silence n'est plus une loi, mais un oubli.

Alors, la ville poussa un cri de délivrance.

Partout dans Onyxia, les fenêtres s'ouvraient. Les habitants, dont les visages avaient longtemps eu la texture du carton mouillé, sortaient sur leurs balcons. Un homme en costume gris, le regard autrefois vide de tout horizon, vit ses mains se teinter d'un rose de santé. Il regarda sa femme, et pour la première fois depuis des décennies, il ne vit pas une ombre domestique, mais la lueur d'ambre dans ses yeux.

— Tu es là, murmura-t-il, la voix brisée par une émotion qu'il ne savait plus nommer.

— Je suis là, répondit-elle, et ses cheveux s'illuminèrent d'un éclat de cuivre sous le ciel qui changeait.

L'Aube de Liquide ne venait pas de l'est. Elle montait du sol, elle coulait des toits, elle jaillissait des poitrines. Le Sang d'Or s'infiltra dans les cages d'escalier, remonta les ascenseurs, redonna vie aux horloges arrêtées. Dans les parcs, les arbres de métal virent leurs branches de fer s'attendrir, bourgeonner de feuilles de verre soufflé qui tintaient mélodieusement sous la brise.

Elias et Séléne marchaient maintenant dans l'avenue principale. Les voitures, immobilisées par le choc esthétique, semblaient des scarabées de chrome posés sur un fleuve de miel.

— Tu sens ça ? demanda Séléne en saisissant la main d'Elias.

Ses doigts étaient chauds, d'une chaleur qui n'était pas seulement biologique, mais vibratoire. Elle scintillait.

— Quoi donc ?

— Le poids. Il a disparu. La ville ne pèse plus sur nous. Elle nous porte.

Elias s'arrêta devant une vitrine brisée. À l'intérieur, des mannequins de plastique commençaient à prendre des teintes de chair, leurs poses rigides se muant en une langueur gracieuse. Il regarda son propre reflet. Il n'était plus le jeune homme effacé derrière son boîtier. Ses yeux, d'un violet crépusculaire intense, reflétaient une Onyxia réinventée.

Il porta l'appareil à son visage, mais avant de viser, il hésita.

— Si je prends cette photo, Séléne... Si je matérialise ce moment, est-ce que je vais le figer ? Est-ce que je vais redevenir celui qui regarde sans toucher ?

Séléne s'approcha si près qu'il put sentir l'odeur de ses cheveux — un mélange de peinture fraîche et de poussière d'étoile. Elle posa sa main sur l'objectif fêlé.

— Ne prends pas la photo pour garder le monde, Elias. Prends-la pour lui dire que tu l'as vu. Pour lui dire qu'il existe. La photo n'est pas une cage, c'est un écho.

Il sourit. La fissure sur le verre divisa la réalité en un kaléidoscope de merveilles. Il appuya.

\*Clac.\*

Le son fut cristallin. À l'instant précis où l'obturateur se referma, une onde de choc chromatique partit de l'appareil. Partout où le regard d'Elias s'était posé, la réalité se stabilisa, non pas dans l'immobilité, mais dans une intensité insoutenable de beauté. Les couleurs devinrent des saveurs, les sons devinrent des parfums.

Maître Aurélien apparut au coin d'une rue, sortant d'une bouche d'égout qui ressemblait désormais à l'entrée d'un palais de corail. Il tenait une fiole d'encre d'or et riait aux éclats, ses mains tachées d'huile d'étoile dessinant des arabesques dans l'air.

— Vous avez réussi, petits funambules ! s'écria-t-il. Le vieux cœur de la cité bat la chamade ! Écoutez-le !

Et ils l'entendirent. Un \*boum-boum\* sourd, rythmé, puissant, qui venait des fondations mêmes d'Onyxia. Les gratte-ciel de verre se mirent à chanter, leurs structures de fer servant de cordes à une harpe monumentale jouée par le vent.

Séléné commença à danser sur le Sang d'Or, ses pieds soulevant des éclaboussures de lumière qui restaient suspendues dans l'air comme des lucioles. Elle n'était plus seulement une muse de graffiti ; elle était la respiration de la rue, le mouvement pur. Elias la regardait, et il comprit que le "Sang d'Or" n'était pas un fluide étranger. C'était l'essence de leurs rêves qui, trop longtemps compressée sous le poids de la grisaille, avait fini par liquéfier le réel pour s'y frayer un chemin.

L'hiver de l'âme était terminé.

Alors que le véritable soleil commençait à pointer au-dessus de l'horizon, se mêlant à la luminescence artificielle de la ville, Elias rangea définitivement son appareil dans la poche de son manteau. Il n'avait plus besoin de filtre. Ses doigts rencontrèrent ceux de Séléné. Ils étaient solides. Réels.

Onyxia ne dormait plus. Elle ne se contentait plus de survivre. Elle flamboiait, une métropole de verre et de rêves où chaque fissure était une porte, chaque ombre une promesse de couleur, et chaque habitant un peintre dont le pinceau était son propre souffle.

Le photographe et la muse marchèrent vers l'aube, se fondant dans la foule qui s'éveillait, deux étincelles parmi des millions, enfin intégrés dans le cadre immense d'une vie qui ne demandait qu'à être vécue, sans objectif, sans vitre, cœur à cœur avec le merveilleux.

# Chapitre 18

## Le Nouveau Regard

L'aube sur Onyxia ne ressemblait plus à une nappe de suie jetée sur les songes. Ce matin-là, le soleil n'était pas un disque de plomb, mais un jaune d'œuf battu avec du sucre, une promesse de chaleur qui s'infiltrait dans les pores du béton. La ville respirait. Sous leurs semelles, les pavés autrefois rigides ondulaient très légèrement, comme le flanc d'une baleine assoupie dans un océan de bitume.

Elias sentait le poids de son manteau de brume, mais pour la première fois, ce n'était pas un fardeau. C'était une caresse. Ses doigts, débarrassés de la froideur de l'acier de son boîtier, étaient entrelacés avec ceux de Séléne.

— Tu sens ça ? chuchota-t-elle.

Sa voix n'était plus le murmure d'une fresque qui s'efface. Elle avait la rondeur du velours, la densité du miel. Elle s'arrêta devant une bouche d'égout d'où s'échappait une vapeur irisée, une volute de Sang d'Or qui s'enroulait autour de ses chevilles comme un chat domestique. Séléne ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Ses cheveux, cascades de pigments fuchsia et cobalt, ne flottaient plus dans une immobilité spectrale ; ils suivaient la brise, se mêlant aux particules de lumière qui dansaient dans l'air matinal.

— Quoi donc ? demanda Elias, son regard violet crépusculaire ancré sur elle.

— Le pouls. La ville n'est plus en apnée. Elle... elle chante pour nous.

Elias posa sa main libre sur la façade d'un immeuble de verre. La paroi, jadis miroir

impénétrable de sa solitude, était tiède. Il n'y vit pas son reflet déformé, mais la circulation de la sève urbaine : des veines d'ambre coulant sous la surface, alimentant les fenêtres qui s'ouvraient une à une comme des paupières curieuses. Il n'avait plus besoin de l'objectif fêlé pour voir l'invisible. Le monde n'était plus une image à capturer, mais une expérience à boire.

Ils s'engagèrent dans l'avenue des Chimères. Là, les réverbères, encore pleins des larmes de lumière de la nuit, ne pleuraient plus. Ils distillaient une clarté douce, une luminescence de nacre qui lissait les angles brusques de l'architecture. Sur les murs, les graffitis s'étaient transformés en bas-reliefs vivants. Des tigres de peinture orange étiraient leurs membres de chrome, et des jardins de calligraphies bleues fleurissaient en temps réel, grimant le long des gouttières en fer forgé.

Séléné s'arrêta devant une flaque de Sang d'Or, là où le trottoir s'était fissuré pour laisser passer une racine de lumière. Elle s'accroupit, sa robe faite de tissus de récupération frôlant la substance liquide. Elle y trempa un doigt.

— Je suis réelle, Elias, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour lui. Je ne suis plus une idée sur un mur. J'ai... j'ai faim. J'ai froid. J'ai chaud. C'est terrifiant.

Elias s'agenouilla près d'elle. Il prit sa main, tachée de l'or fluide de la cité. Il ne la voyait plus comme une muse, une entité à protéger de l'oubli. Il voyait la texture de sa peau, le minuscule tressaillement d'une veine à son poignet, la vie qui s'engouffrait dans ce corps neuf avec la violence d'une marée.

— C'est ça, être vivant, dit-il, sa voix vibrant d'une émotion qu'aucun cliché n'aurait pu traduire. C'est accepter que chaque instant puisse nous brûler. On ne regarde plus la vie par le petit bout de la lorgnette, Séléné. On est dedans. On est le pigment et le pinceau.

Un groupe de citadins commença à envahir la rue. Autrefois, ils n'auraient été que

des ombres pressées, des silhouettes grises fuyant vers des bureaux de cendre. Mais aujourd'hui, quelque chose avait changé. Une femme en tailleur s'arrêta net, fascinée par une fissure dans le trottoir d'où sortait une tige de cristal. Elle ne pesta pas contre le retard. Elle sourit, et son sourire sembla allumer une lampe dans la brume matinale. Un homme, un vieux violoniste dont l'instrument semblait autrefois fait de bois mort, commença à jouer. Les notes s'élevaient en rubans de soie violette, s'enroulant autour des passants qui, au lieu de s'écarter, se mirent à ralentir, à se frôler, à briser la paroi de verre de leur propre indifférence.

— Regarde, dit Elias en désignant la foule. L'Architecte de l'Oubli a perdu. Il n'y a plus assez de gris pour tout recouvrir.

Ils continuèrent leur marche vers le cœur d'Onyxia, là où se trouvait l'horlogerie de Maître Aurélien. La bouche d'incendie qui servait d'entrée secrète ne crachait plus seulement de l'eau, mais une pluie d'étincelles cuivrées. Le vieil homme les attendait sur le seuil, ses mains tachées d'encre d'or croisées sur son tablier de cuir. Il ne dit rien, mais son regard malicieux pétillait. Il lança à Elias un petit objet : un prisme de quartz pur.

— Pour ton nouveau regard, mon garçon, s'exclama l'alchimiste. Les images ne se gardent pas dans des boîtes noires. Elles se portent dans le cœur et se projettent sur le monde.

Elias saisit le prisme. La lumière du matin le traversa, décomposant l'air en arcs-en-ciel solides qui vinrent paver le chemin devant eux.

— Où allons-nous ? demanda Sélééné, ses yeux s'illuminant d'une teinte de rose aurore.

— Partout, répondit Elias. Là où la grisaille tente encore de s'accrocher. On va leur apprendre à voir, Sélééné. On va transformer chaque ruelle en poème et chaque métro

en cathédrale.

Ils arrivèrent au bord du Grand Canal de Verre. L'eau, autrefois sombre et huileuse, était devenue un miroir de nacre liquide où se reflétaient les gratte-ciel qui semblaient maintenant pétris dans de la guimauve et du diamant. Elias s'arrêta sur le pont. Il sentit le vent de l'aube, un vent qui sentait la cannelle et le métal chaud, s'engouffrer dans son manteau.

Il n'était plus le photographe solitaire. Il était l'architecte de sa propre joie. Il se tourna vers Séléne. Sa peau de nacre irradiait sous le soleil montant. Elle n'était plus une vision ; elle était la preuve que le merveilleux pouvait prendre racine dans le bitume le plus ingrat.

— Je t'aime, Elias, dit-elle simplement.

Le mot n'était pas un concept. C'était une vibration qui fit frissonner les structures de fer de la ville. Elias ne répondit pas avec des mots. Il la tira contre lui. Le contact de leurs corps fut une détonation silencieuse, une fusion de chair et de rêve. Le "Sang d'Or" sous leurs pieds jaillit en une fontaine de lumière, s'élevant vers le ciel comme pour saluer l'union de l'observateur et de sa création.

À cet instant précis, Onyxia cessa d'être une ville. Elle devint un organisme de lumière pure. Les cloches de l'horlogerie d'Aurélien se mirent à sonner, non pas pour marquer le temps, mais pour célébrer son abolition. Le présent était une éternité colorée.

Elias ferma les yeux un instant. Derrière ses paupières, il ne vit plus le noir, mais des constellations de couleurs qu'il s'apprêtait à libérer. Quand il les rouvrit, le monde était plus vaste, plus intense, plus effrayant de beauté.

— Viens, dit-il en l'entraînant vers le centre de la métropole. Il y a encore tellement

de murs qui attendent qu'on les réveille.

Ils s'enfoncèrent dans la clarté, deux silhouettes vibrantes, deux étincelles indomptables. Derrière eux, leurs empreintes sur le sol restaient lumineuses, balisant le chemin pour tous ceux qui, dans l'ombre, cherchaient encore la force de lever les yeux. Onyxia ne dormait plus. Elle flamboiait de mille feux, une métropole où la seule loi était désormais celle de l'imaginaire triomphant.

La marche continua, non plus comme une quête de salut, mais comme une célébration. Chaque pas d'Elias et Séléné redessina la géographie du possible. Ils croisèrent un enfant qui dessinait à la craie sur un mur ; sous l'influence de leur passage, le dessin s'anima, un petit oiseau de craie bleue s'envolant pour aller se percher sur l'épaule du gamin émerveillé.

Ils n'avaient plus besoin de se cacher. Ils étaient la lumière. Ils étaient le souffle. Ils étaient le nouveau regard d'Onyxia, et sous leur pas, la ville n'en finissait plus de naître. Le gris n'était plus qu'un lointain souvenir, une ombre dissipée par l'éclat de deux âmes qui avaient enfin trouvé le courage d'être réelles, ensemble, au cœur du merveilleux.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Sang d'Or du Bitume"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)